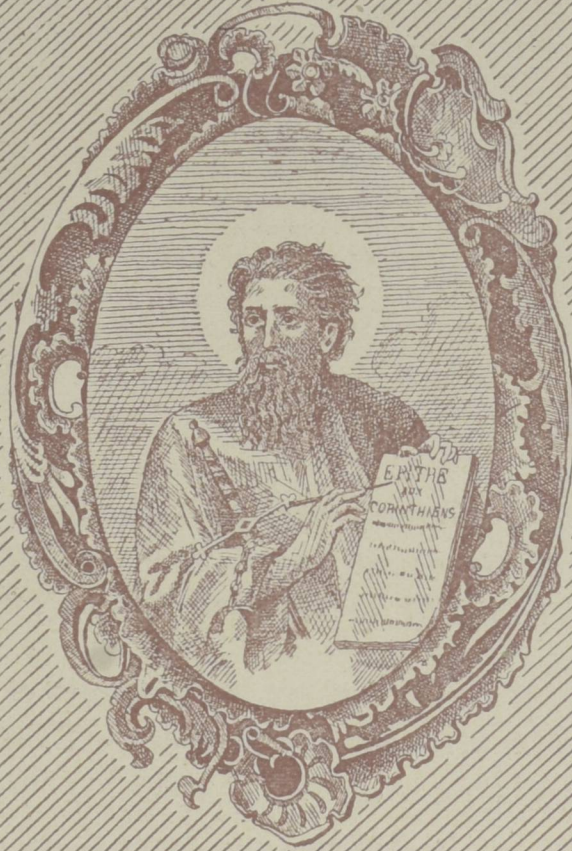


Vol. 3, No 8

L'APÔTRE

Québec, avril 1922

# L'APÔTRE



MAGAZINE CATHOLIQUE

## SOMMAIRE -- Avril 1922

### TEXTE

Page		
281	— Mort en exil.....	J.-ALBERT FOISY
284	— L'Alleluia des clochers de Québec.....	LE VIEUX MÉNESTREL
285	— L'ordonnance du Capitaine.....	
287	— Un désastre national.....	JULES DORION
290	— Moktar.....	Mme BARRÈRE-AFFRE
294	— Le choix d'une croix.....	
295	— "Quand Israël est roi".....	JÉROME et JEAN THARAUD
300	— Les animaux indicateurs du temps.....	
301	— Éphémérides canadiennes (mars 1922).....	
304	— La machine humaine.....	LE VIEUX DOCTEUR
306	— Une maladie qui ne pardonne guère.....	C. B.
308	— Qualités morales de la maîtresse de maison.....	MARIE ROLLET
309	— Alimentation de l'enfance.....	
312	— L'apprentissage.....	THOMAS POULIN ( <i>Le Travailleur</i> )
314	— Le juste prix.....	( <i>B. P. de l'Imm.-Concept.</i> )
315	— Laquelle choisir.....	
317	— En face de la vie.....	( <i>Les Dossiers de "l'Action Populaire"</i> .)
318	— Pour s'amuser.....	
320	— La montre (poésie).....	THÉOPHILE GAUTIER
320	— Enfant de chœur (poésie).....	S.-V. DELAPORTE, S.J.

### ILLUSTRATIONS

281	— Charles-François-Joseph d'Autriche.....
282	— La famille de l'infortuné Charles d'Autriche.....
283	— La rivière Chaudière pendant une inondation du printemps.....
287	— Intérieur de la Basilique de Ste-Anne-de-Beaupré.....
288	— La Basilique de Ste-Anne-de-Beaupré ( <i>avant l'incendie</i> ).....
289	— La Basilique de Ste-Anne-de-Beaupré ( <i>après l'incendie</i> ).....
301	— S. G. Mgr John Forbes.....
301	— S. G. Mgr Guillaume Forbes.....
302	— Feu le Dr J.-A. Couture.....
302	— Feu Mgr H.-O. Chalifoux.....
303	— Le R. P. Leventoux, eudiste.....
311	— Le printemps.— <i>Composition et dessin d'Edward.</i> .....

“L'Apôtre” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “L'Apôtre” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “L'Apôtre” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “L'Apôtre” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

### AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME III

QUÉBEC, AVRIL 1922

No 8

## Mort en exil

**L**ES dépêches ont appris au monde entier, au commencement du mois, la mort de l'empereur détrôné Charles d'Autriche, exilé par les Alliés dans l'île de Madère.

Le traitement infligé à ce monarque mérite quelques réflexions, car il lève le voile qui cache les desseins secrets de la plupart des gouvernants d'Europe et d'Amérique.

L'Empereur Charles d'Autriche, qui a succédé à François-Joseph, au cours de la guerre, n'était en aucune façon responsable du grand conflit dans lequel il s'est trouvé engagé.

N'étant que neveu de François-Joseph, il n'aspirait pas au trône; ce n'est qu'après l'assassinat de l'archiduc Franz-Ferdinand, l'héritier présomptif, assassinat qui fut la cause immédiate de la guerre, qu'il fut désigné à la succession.

Dès qu'il fut monté sur le trône de ses ancêtres, il déplora la tuerie et tenta de l'arrêter. C'est pour cela qu'il fit venir le Prince Sixte de Bourbon et qu'il lui donna une lettre. Cette lettre était destinée à M. Poincaré, président de la France à ce moment, et offrait aux Alliés le concours de Charles d'Autriche à la signature d'une paix aux termes de laquelle l'Allemagne s'engagerait à évacuer la France et la Belgique et à restituer l'Alsace Lorraine.

M. Poincaré, dit-on, se montra favorable à ces ouvertures et en fit part à Lloyd George qui ne s'y opposa pas. L'Italie informée de la démarche de l'Empereur d'Autriche refusa d'être partie à l'entente parce qu'il n'y était pas question des territoires de Fiume et de Trieste.

Devant l'opposition de l'Italie, les autres Alliés rejetèrent les offres de Charles et la guerre continua.

\* \* \*



CHARLES-FRANCOIS-JOSEPH D'AUTRICHE

ex-empereur d'Autriche-Hongrie, décédé le 2 avril à Funchal, Madère, où il était exilé.

Ce refus mettait Charles dans une position extrêmement fautive à l'égard de l'Empereur Guillaume d'Allemagne, l'auteur de la guerre et son grand chef.

Charles n'avait jamais aimé la Prusse, sachant bien que si la victoire lui souriait, l'Autriche deviendrait vassale de l'Allemagne.

Aussi, la lettre qu'il avait confiée à Sixte de Bourbon disait que si l'Allemagne ne voulait pas accéder aux offres qu'il faisait, l'Autriche serait prête à faire une paix séparée.

*Les Alliés ne gardèrent pas longtemps le secret de cette démarche et, avant que la guerre ne fut terminée, avant même que la victoire ne fut assurée aux Alliés, Guillaume en fut informé.*

*On comprend la colère de celui-ci et la position de Charles.*

*Obligé de rester l'allié de Guillaume par le refus des Alliés à considérer ses offres de paix, il était violemment soupçonné de déloyauté envers l'Allemagne.*

*C'est ce qui explique la dénégation catégorique qui suivit la première révélation des offres de paix.*

*De plus, cet échec auprès des Alliés, riva définitivement l'Autriche à l'Allemagne pour le reste de la guerre et Charles, malgré toute la peine qu'il en éprouvait, dut continuer de se battre, puisqu'on ne voulait pas faire la paix avec lui.*

\*

\* \*

*La victoire des Alliés arriva et, après la victoire, le traité de paix.*

*C'est ici que la différence des traitements infligés à Guillaume et à Charles est de nature à frapper les moins avertis.*

*Guillaume était l'auteur de la guerre. Tout le monde l'admettait. De plus, qui a oublié les*

*déclarations pathétiques et furibondes que l'on fit de tous côtés, à cette époque. On déclara solennellement, qu'on allait l'arrêter, le juger et l'envoyer à l'échafaud.*

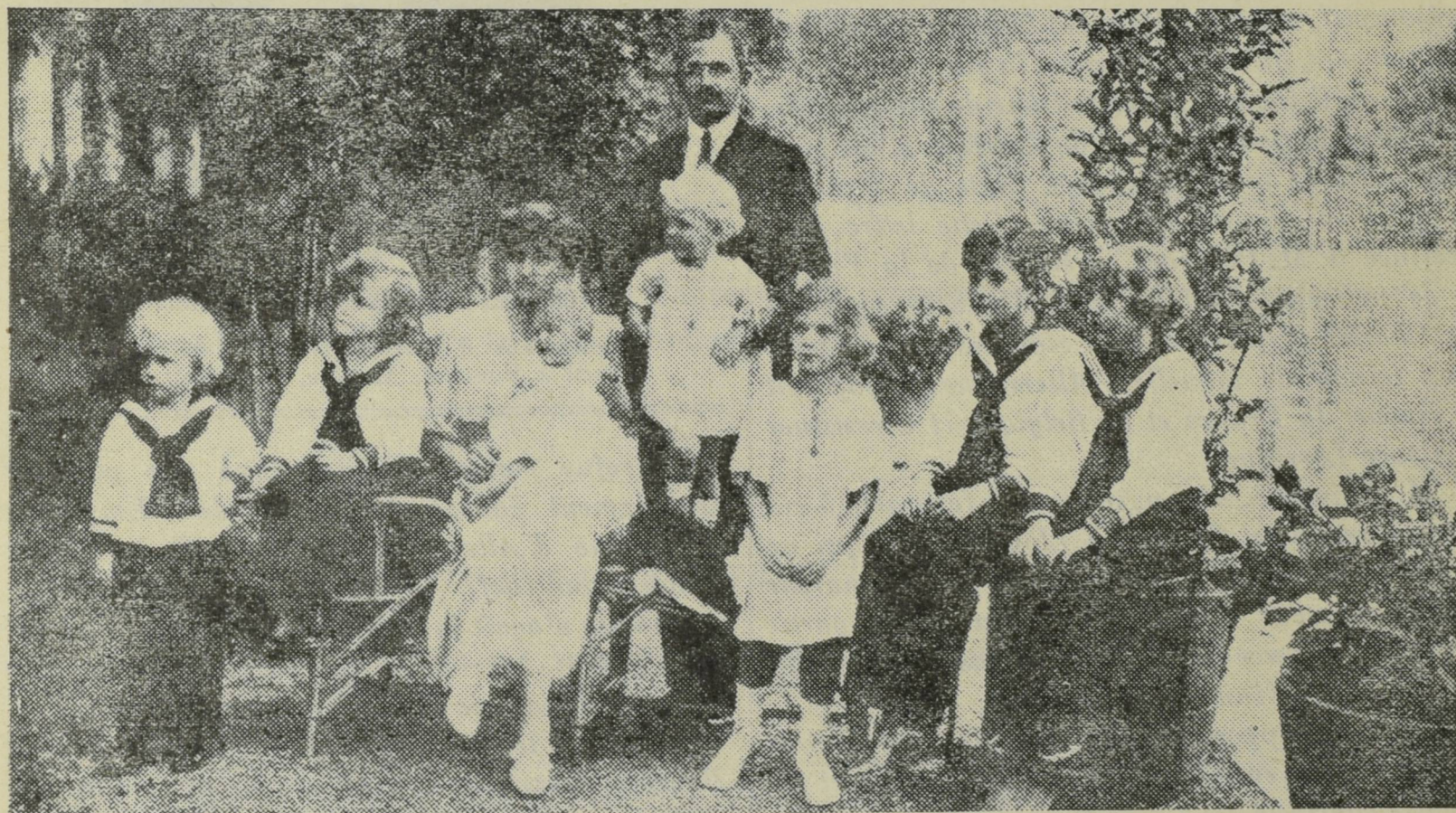
*Or qu'arriva-t-il ?*

*Les deux monarques furent détrônés. Guillaume s'en alla en Hollande et Charles en Suisse.*

*Le traité de paix consacra l'unité de l'Allemagne, grand pays protestant et prononça le démembrement de l'Autriche, grand pays catholique. Guillaume, qu'on voulait pendre, ne fut nullement inquiété en Hollande pendant que Charles, attiré dans son pays par le danger que les Alliés lui faisait courir en le morcelant, fut condamné à la détention perpétuelle dans l'île de Madère.*

*Bien plus, on poussa la cruauté jusqu'à priver l'empereur Charles et son épouse, de la présence de leurs enfants, tous en bas âge. Ce n'est que sur les instances du roi d'Espagne que leurs enfants leur furent rendus.*

*De plus, en prononçant l'exil des deux souverains, les Alliés s'engageaient à leur donner les moyens de subsister. Les promesses ont été faites, mais personne ne les a tenus et, au moment de sa mort, l'empereur Charles et sa famille étaient dans le dénuement le plus complet.*



LA FAMILLE DE L'INFORTUNÉ CHARLES D'AUTRICHE

*Si Charles avait été protestant, il est bien certain que l'attitude pacifique qu'il a prise et les intentions amicales qu'il a manifestées lui auraient été créditées. Bien plus, il est fort probable que les Alliés ne se seraient pas opposés à son retour dans son pays, pas plus qu'ils ne se sont opposés au retour du roi Constantin de Grèce, beau-frère de l'empereur Guillaume et ennemi acharné des Alliés.*

*Mais, Charles I d'Autriche était catholique. Bien plus, c'était un de ces caractères qui voient le bien et qui y tendent de toutes leurs forces. C'était un de ces souverains qui ont les qualités requises pour se faire aimer de leurs peuples et les conduire sinon à la grandeur, au moins à la vertu et au bonheur.*

*Le retour de Charles en Autriche aurait pu sauver d'une ruine complète les débris de ce grand empire catholique ; il aurait assuré à l'Eglise catholique un appui puissant dans le centre de l'Europe.*

*Cela, la Franc-maçonnerie juive ne pouvait jamais le permettre et, quelle que fut l'injustice des moyens qu'il fallait prendre pour atteindre ce but, Charles ne devait pas remonter sur son trône.*

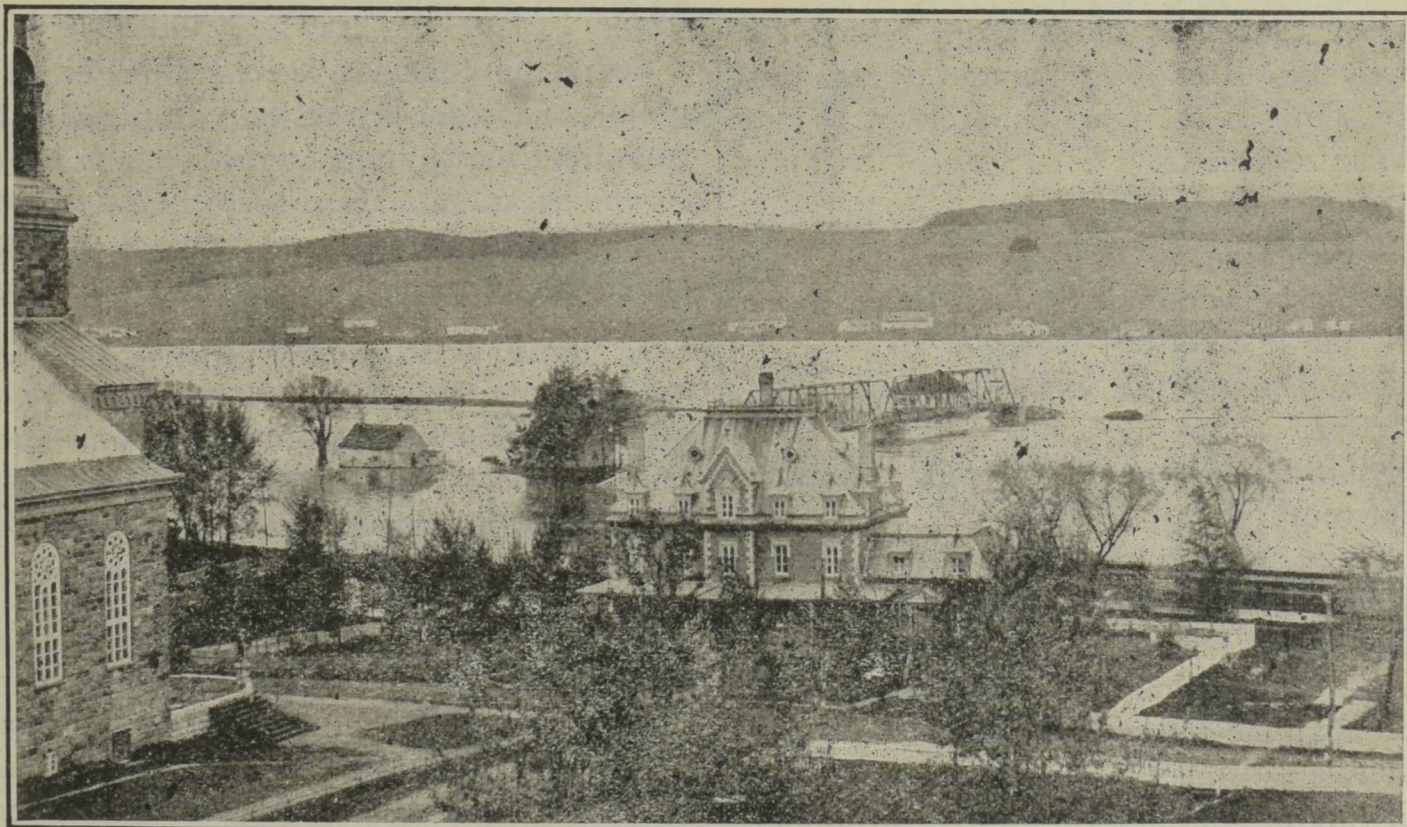
*Aujourd'hui, le crime est consommé et ce bon Prince est mort.*

*Quand il vit la fin approcher, ce monarque exilé n'eut qu'une pensée, le salut de son peuple. « Seigneur, dit-il, je remets mon âme entre vos « mains. J'offre ma vie pour le salut de mon « pays ».*

*Ces paroles peignent tout l'homme et montrent la grandeur de l'injustice humaine. Ce sacrifice généreusement offert, espérons-le, sera compté là-haut, pour ce peuple malheureux qui descend de plus en plus vers l'abîme, sous le regard ravi de ceux qui ont machiné sa perte dans l'espoir de porter un grand coup à l'Eglise de Dieu.*

*La sympathie universelle est acquise à la compagne éplorée de ce Prince qui reste seule pour guider sept enfants royaux et bientôt un huitième. Elle est dans la misère, mais, le monde catholique, si son peuple et ceux qui l'ont dépouillée injustement y manquent, lui fournira les moyens de vivre et de faire de ses enfants, des princes dignes de leur père.*

J.-Albert FOISY.



LA RIVIÈRE CHAUDIÈRE PENDANT UNE INONDATION DU PRINTEMPS  
(Vue prise à St-Joseph de Beauce).

## L'Alleluia des clochers de Québec

CONTE CANADIEN

(Écrit pour *l'Apôtre*)

**L**E matin de Pâques, c'était grande et joyeuse fête dans le ciel du vieux Québec. Au-dessus du St-Laurent gris de plomb qui charriait encore des glaçons ouatés de neige, au-dessus de la Haute Ville, au-dessus de la Terrasse et des pignons aigus du Château Frontenac, au-dessus de la citadelle tapie au bord du cap dans la posture de son guet séculaire, au-dessus des champs de bataille ensemencés d'héroïsme et de gloire, des ombres blanches passaient légères et d'en bas on percevait en prêtant l'oreille un gazouillis argentin dont l'air limpide et froid vibrerait comme une harpe immense.

Petit à petit le murmure se précisa, les voix se firent plus nettes et les échos du vieux rocher se renvoyèrent l'un à l'autre les accents d'allégresse qui, maintenant, tombaient comme une pluie sonore sur la vieille cité de Champlain, encore drapée par places des lambeaux ternis de son manteau d'hiver.

C'étaient toutes les cloches qui revenaient de leur voyage à Rome et qui, avant de regagner leur gîte, s'unissaient pour chanter un hymne au Sauveur ressuscité.

— Alleluia ! clamait la voix grave du bourdon de la Basilique.

— Alleluia ! claironnait St-Jean-Baptiste.

— Alleluia ! s'écriait St-Roch.

— Alleluia ! répondait Notre-Dame de Jacques-Cartier.

— Alleluia ! bourdonnait la voix puissante de St-Sauveur.

— Alleluia ! répétait St-Malo.

— Alleluia ! faisait Notre-Dame du Chemin.

— Alleluia ! s'esclamait le Saint-Cœur de Marie.

— Alleluia ! lançait le St-Sacrement

— Alleluia ! disait le Sacré-Cœur.

— Alleluia ! répliquait St-Charles de Limoilou.

— Alleluia ! sonnait en écho St-François d'Assise.

Et de toutes les églises, de toutes les chapelles, de tous les monastères, de tous les clochers et clochetons, depuis le Cap Blanc, jusqu'à Sillery, depuis Stadacona jusqu'à Beauport une harmonie montait, de plus en plus large et grandiose, répétant :

— Alleluia !

Même on entendait accourir du fond de l'horizon des alentours jusqu'au-delà de Ste-Anne de Beaupré, de Ste-Foy, de Charlesbourg, de Lévis, de St-Romuald, de l'Île d'Orléans, de St-Michel de Bellechasse...

Une manquait pourtant encore, une petite cloche, pas bien brillante, pas bien sonore, mais comme c'était la Doyenne, celle de Notre-Dame des Victoires, celle qui, la première s'était balancée et avait chanté au-dessus de Québec sa chanson sainte, qui avait vu arriver toutes les autres, la cohorte des cloches retourna en arrière au devant de la retardataire pour lui faire escorte et la ramener au milieu d'elles.

Lorsque toutes furent réunies, elles se rangèrent sans cesser leur chanson en grand cercle et, sans chef d'orchestre ni maître de chapelle, mais aussi sans une note discordante, leurs voix s'unirent en un accord si prodigieux que les bienheureux se penchèrent pour les écouter au rebord des balustres du firmament.

Séduits eux-mêmes, les chérubins et les séraphins préposés à la musique du paradis, interrompirent leur hymne éternel pour faire écho à ce chœur triomphal en sorte que le ciel et la terre vibrèrent à l'unisson dans un prodigieux et éclatant Alleluia !

Et, dans l'éclat de cette journée, maintenant radieuse de printemps, lorsque le Sauveur ressuscité remonta vers le Ciel il souriait heureux. Il s'arrêta au milieu du cercle formé par les cloches, le regarda avec bienveillance et de sa main sanglante et rayonnante, les bénit.

Lorsque chacune d'elles regagna sa cage au sommet des clochers québécois elle rapporta sous son aile la bénédiction de Jésus. Chacune se hâta de répandre autour d'elle ce cadeau du ciel et c'est ainsi que, par ses clochers, le vieux Québec reçut le plus merveilleux des dons de Pâques.

LE VIEUX MÉNESTREL.

## L'ordonnance du Capitaine

**Q**UEL fichu héritage ma sœur m'a laissé là ! Un gamin de douze ans, gâté, volontaire ! toujours malade ! Jamais je ne pourrai faire un bon sujet de mon neveu André ! Autant vaudrait essayer de prendre la lune avec les dents !

Ainsi grommelait l'honorable Jacques Boivin, professeur d'écriture à Marseille, célibataire et oncle du jeune André, dont nous venons de l'entendre faire un portrait peu flatté.

En ce moment, sa mauvaise humeur contre l'enfant était excitée par le refus que celui-ci avait fait de venir déjeuner avec lui, prétendant que, du vivant de sa mère, il prenait toujours au lit sa tasse de chocolat.

“ Peut-être par la douceur parviendrez-vous à en faire quelque chose ? ” hasarda timidement la vieille Elisabeth, gouvernante du digne professeur.

— Par la douceur ! J'ai déjà essayé ; je vais essayer encore et vous verrez le résultat.”

Ouvrant la porte de la chambre de son neveu, il s'approcha du lit où l'enfant faisait semblant de dormir, et lui dit en essayant d'adoucir sa voix :

“ Viens déjeuner avec moi, petit, il est temps de te lever.

— Laissez-moi tranquille ! glapit André ; je veux qu'on m'apporte mon chocolat, ici, ou je ne me lèverai pas de la journée.

— Voyons, André, sois raisonnable, reprit l'oncle, le prenant doucement par le bras pour l'obliger à se lever.

— Aïe ! aïe ! vous me faites mal ! Vous m'avez blessé ! ” se mit soudain à crier le malicieux gamin ; si bien que le pauvre professeur, effrayé, lâcha prise et s'enfuit dans la salle à manger.”

A vrai dire, Jacques Boivin était déjà à bout de patience et de courage, car chaque jour des scènes semblables se renouvelaient. Cette fois l'enfant gâté, qui voulait sans doute établir définitivement son empire sur son oncle, jugea convenable de se dire malade. Le professeur, sérieusement inquiet, consulta plusieurs médecins, qui, ne comprenant rien à une maladie dont les symptômes, inventés par le petit mau-

vais sujet, étaient en complète contradiction les uns avec les autres, ne savaient qu'ordonner.

Le pauvre Jacques se désolait et cherchait vainement les moyens de calmer les souffrances atroces que son neveu prétendait endurer. Sur ces entrefaites un de ses meilleurs amis, nommé Pierre Lefranc, capitaine dans la marine marchande, vint lui faire ses adieux, car il devait, disait-il, partir le lendemain ou le surlendemain.

“ Et quand reviendrez-vous, mon cher ami ? ” demanda tristement Jacques.

— Pas avant trois à quatre mois, au moins. Mais qu'avez-vous, mon pauvre Jacques ? Ce n'est pas, je le suppose, la nouvelle de mon départ qui vous donne cet air lamentable ?

— Non, je l'avoue. Quoique je regrette sincèrement ce départ, j'ai cependant une autre cause de chagrin. Mon neveu, vous savez, le petit André, est dangereusement malade.

— Lui ! Allons donc ! il n'est, je le gage, malade que de malice. C'est un nouveau tour qu'il a inventé pour vous faire enrager, et vous êtes dupe de ce mauvais garnement.

— Mais non, je vous assure ; la santé du petit est fort délicate.

— Laissez-moi tranquille ! Voulez-vous que je le guérisse en deux temps ?

— Si je le veux ! Mais il est réellement malade, bien malade, le pauvre enfant !

— Vous verrez qu'il sera bientôt guéri ; mais pour cela il faut me donner carte blanche ; j'agirai comme je l'entends.

— Je vous la donne. Vous ne pouvez avoir en vue que le bien du petit.

— Vous consentez même à me le laisser emmener dans mon expédition ! demanda le capitaine en riant.

— Oh ! fit Jacques en tressaillant, vous n'y pensez pas ! D'ailleurs il est hors d'état de quitter son lit.

— Faisons un arrangement. Ecrivez-moi ici, séance tenante, une promesse de me le confier pendant ce voyage s'il est assez bien portant pour venir, de son plein gré, faire une promenade en mer avec vous et moi.

— Quant à ceci, j'y consens de grand cœur, et je suis convaincu que cela ne m'engage à rien ; car, je vous le répète il n'a pas même la force de se lever.

— Bon ! bon ! peu m'importe ce que vous me répétez ! l'essentiel est de guérir le moussaillon ; or, je vous promets de vous le ramener dans trois mois radicalement guéri, non seulement de sa maladie, mais encore de la méchanceté qui est, à vrai dire, son seul mal réel."

Tout en parlant, le capitaine entraînait Jacques devant un bureau, et lui faisait écrire et signer l'autorisation, qu'il serra soigneusement dans son portefeuille.

"Maintenant, dit-il, allons voir le moutard".

André, étendu à demi vêtu sur son lit, s'amusa à lire un volume des contes de fées.

En entendant la porte de sa chambre s'ouvrir, il se mit à pousser des gémissements lamentables.

"Eh bien ! mon pauvre garçon, te voilà donc malade ! fit le capitaine en s'approchant. Quel dommage ! J'espérais te trouver mieux portant, et je venais te proposer de faire avec ton oncle et moi une jolie promenade en mer. Mais je vois qu'il n'y faut plus penser. Nous te laissons reposer : si tu as besoin de quelque chose, Elisabeth te le donnera. Dépêchons-nous, vieux Jacques, il est temps de partir.

— Peut-être l'air me ferait-il du bien, murmura en se mettant sur son séant le gamin, dont les yeux brillaient du désir de faire la promenade annoncée.

— Y penses-tu ? Ta faiblesse est si grande, que tu ne peux pas te lever.

— J'essayerai, reprit André d'un ton dolent, contrastant avec les vives couleurs qui avaient paru soudain sur ses joues.

— Ma foi, tu aurais grand tort de te gêner ; nous nous passerons fort bien de toi, reprit le capitaine. Au surplus, je te laisse libre d'agir à ta fantaisie ; je passe chez mon ami Boivin, et je vais fumer une pipe en t'attendant. Si tu es prêt quand la pipe sera finie, nous t'emmènerons ; sinon, bonsoir."

Le capitaine sortit, suivi de Jacques. Cinq minutes après, André, habillé de pied en cap, mais essayant encore de continuer son rôle en faisant quelques grimaces de malade, accompagnait les deux amis à bord du vaisseau marchand placé sous les ordres de Pierre Lefranc.

"Eh bien ! méchant moussaillon ! fit alors ce dernier d'un ton goguenard, nous voilà donc guéri ! Passe pour cette fois, mais ne recommence pas. Si, pendant le voyage que tu vas faire avec moi, je te reprends à jouer de ces

comédies, tu expérimenteras un genre de traitement qui, j'en réponds, t'ôtera l'envie de faire le malade.

— Qu'est-ce que c'est ? fit insolemment André se pressant contre son oncle ; vous ne prétendez pas m'emmener, j'espère ! Vous n'en avez pas le droit !

— Au contraire, intervint le pauvre oncle tout ému ; je te croyais malade, et comme le capitaine prétendait que tu me trompais, je l'ai autorisé à t'emmener si tu étais assez bien portant pour venir à bord. Tu dépends de lui maintenant. Sois sage, mon cher enfant, je...

— C'est bon ! c'est bon ! intervint le capitaine, je réponds de lui, car nous avons ici des moyens de persuasion qui ne manquent jamais leur effet. Maintenant, mon bon Jacques, descends dans le canot, on va te reconduire à terre, et dans quelque temps tu me remercieras, ainsi que ce mauvais drôle, du service que je vous aurai rendu à tous les deux."

André, complètement déconcerté, faisait piteuse mine et tourmentait machinalement les cordages du navire. Son oncle s'approcha du capitaine, et désignant l'enfant de la main :

"Mon bon Pierre, fit-il les larmes aux yeux, sois indulgent pour lui, ne le traite pas trop durement ; rappelle-toi qu'il est d'une santé délicate..."

— Je me rappellerai surtout, répliqua Pierre Lefranc, que tu es le meilleur des oncles, mais que tu n'entends rien à l'éducation des gamins, tout professeur que tu es. Mets ton mouchoir dans ta poche et laisse-moi le moussaillon ; je te répète que tu ne t'en repentiras pas."

Le pauvre professeur retourna chez lui le cœur serré, la conscience bourrelée de remords, s'accusant d'avoir indignement abandonné l'enfant confié par sa sœur mourante.

.....

Trois mois plus tard, un charmant petit mousse, lesté et bien découplé, le teint hâlé par l'air de la mer, le regard franc et le sourire aux lèvres, sonnait à tout rompre à la porte du modeste logis de Jacques Boivin.

André, joyeux, bien portant, méconnaissable, sautait au cou de son oncle, l'accablait de caresses, et lui demandait pardon de ses malices d'autrefois.

"Est-ce possible ? Est-ce possible ? ne cessait de répéter Jacques.



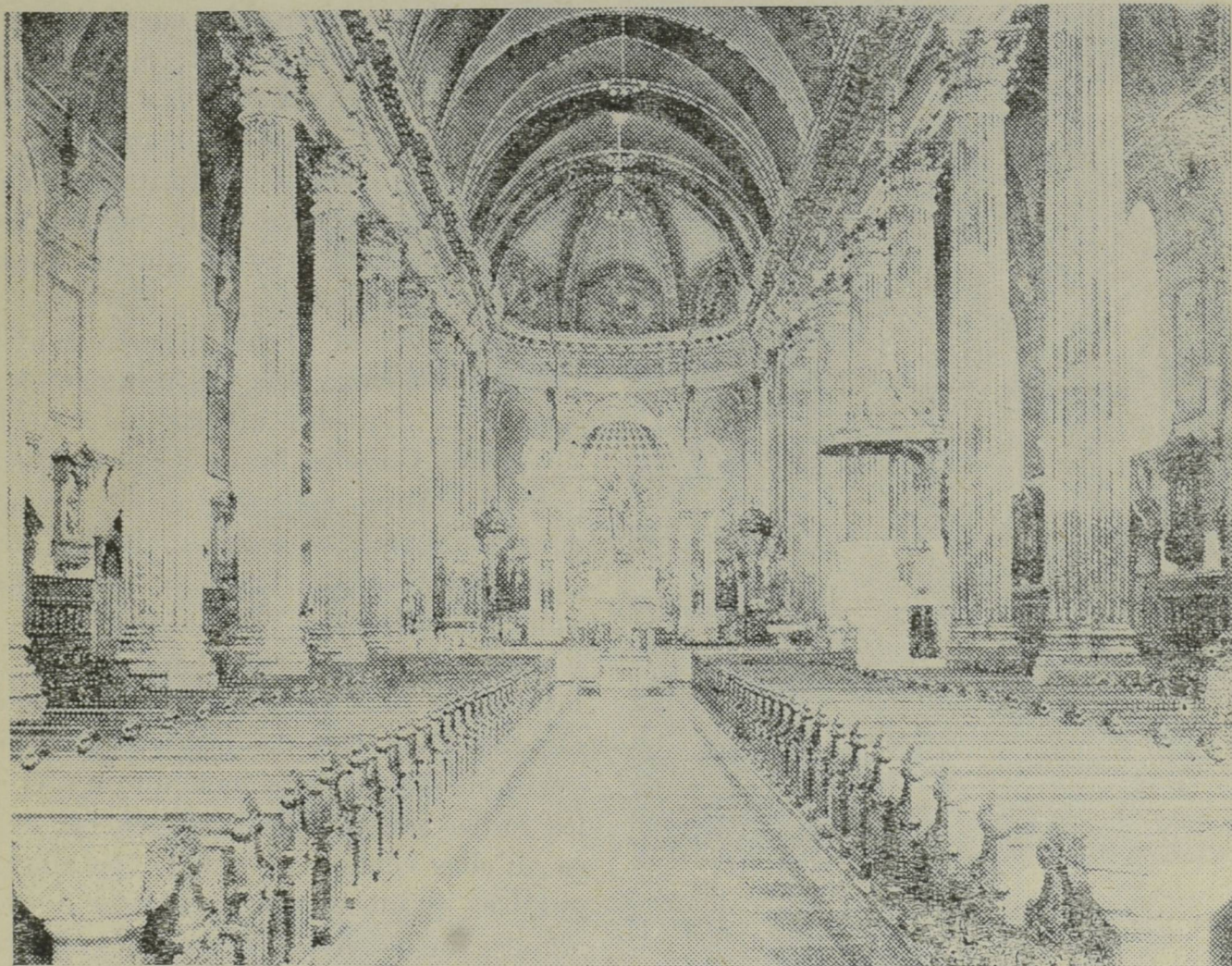
— Conviens, mon vieux, que mon ordonnance valait bien celle de tous les médecins appelés en consultation pour guérir ce gamin, dit alors le capitaine qui suivait de près son pupille.

— Votre ordonnance est si bonne, que je ne

veux plus vous quitter, capitaine ! s'écria vivement André.

— Accordé ! répliqua celui-ci ; pourvu toutefois que l'oncle y consente.

— Accordé ! ” répéta à son tour le vieux professeur.



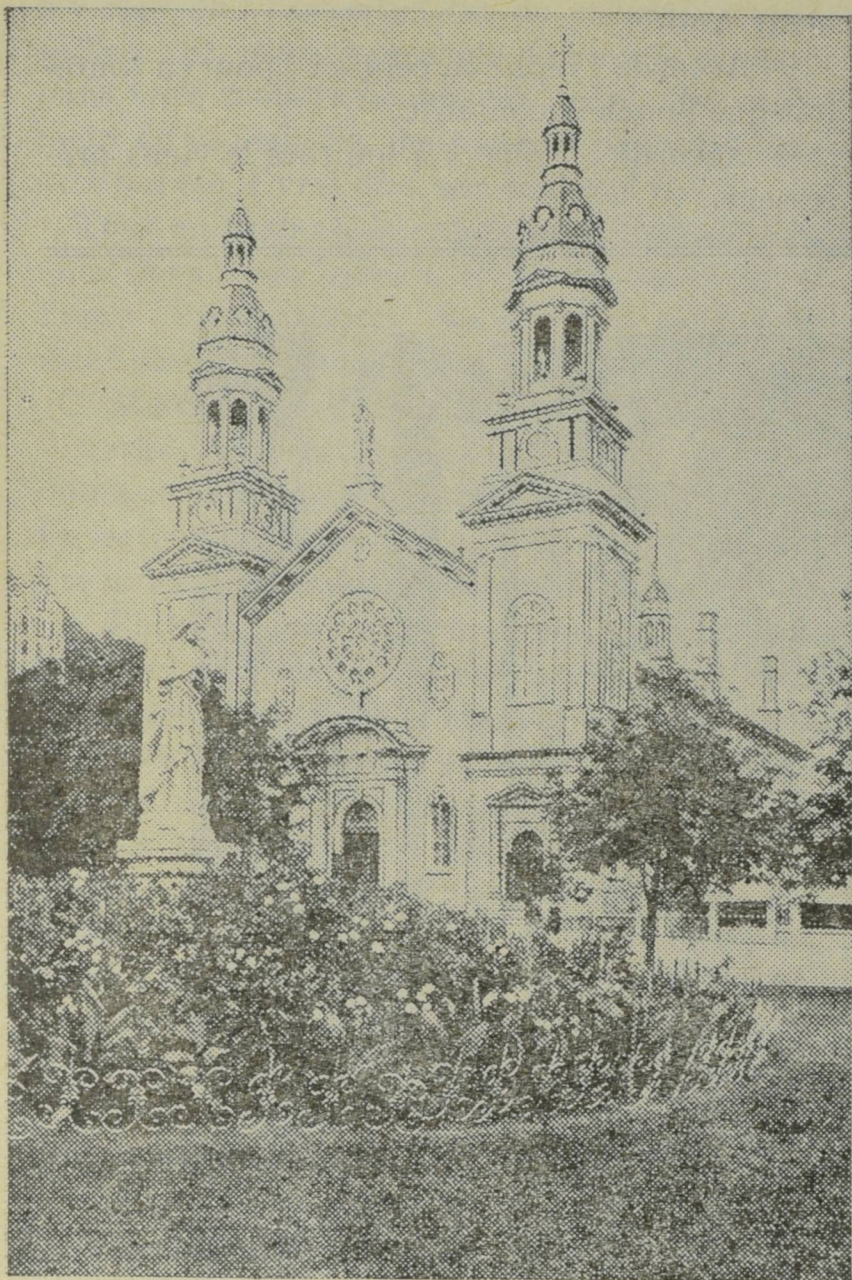
INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE DE STE-ANNE DE BEAUPRÉ

## Un désastre national

Le malheur arrivé le 29 Mars, à Ste-Anne, est un désastre national. La perte du sanctuaire de la grande Thaumaturge vers laquelle se tournaient si naturellement nos populations, dans leurs malheurs et dans leurs besoins, sera vivement ressentie non seulement pour la population de Québec, qui avait accoutumé de regarder comme une sauvegarde la proximité de ce lieu de pèlerinage, mais pour celle de tout le Canada, et même de l'Amérique du Nord

toute entière. En effet, parmi les milliers de pèlerins qui, depuis des siècles, sont venus s'agenouiller sur le rivage de Beupré, pour invoquer la "Bonne Ste-Anne", il y en avait des côtes de l'Atlantique comme de celles du Pacifique et du versant de l'Océan Glacial, comme de celui du golfe du Mexique.

Le deuil est donc universel, et la sympathie général pour les RR. PP. Rédemptoristes, si particulièrement affectés par l'incendie qui



LA BASILIQUE DE STE-ANNE DE BEUPRÉ  
(avant l'incendie).

a réduit en cendres le fruit de leurs travaux de longues années.

De toutes parts jaillit le même cri d'inquiétude: Les pèlerinages vont-ils être interrompus? Quand, et comment va-t-on reconstruire?

Les Révérends Pères Rédemptoristes ont dans le moment assez de chagrins et de soucis pour que nous n'allions pas les fatiguer de nos questions au sujet d'un avenir, sur lequel ils ne sont peut-être pas eux-mêmes définitivement fixés; mais d'ores et déjà nous pouvons bien dire la conviction où nous sommes que les pèlerinages continueront, peut-être plus considérables que par le passé, et que la sanctuaire sera reconstruit, probablement plus vaste, plus imposant, plus luxueux encore qu'auparavant.

La "Bonne Ste-Anne" n'avait pas de sanctuaire au Canada, lorsqu'elle sauva du naufrage

les marins bretons qui abordèrent, exténués, sur la côte de Beupré. Plus tard, lorsque le bruit de ce miracle fut répandue, les premiers pèlerins qui se rendirent sur la côte n'y trouvèrent que la petite chapelle d'une extrême pauvreté, élevée par les mains pieuses, mais inexpertes des marins reconnaissants. Sainte Anne y continuait cependant ses bienfaits. Des sanctuaires plus convenables succédèrent à la première cabane en bois rond; mais dans les églises qui portaient le cachet de la colonie encore naissante, comme dans la magnifique basilique romane qui faisait l'admiration des foules, avant que l'incendie ne la dévore, toujours la grande Thaumaturge se plût à soulager et à guérir.

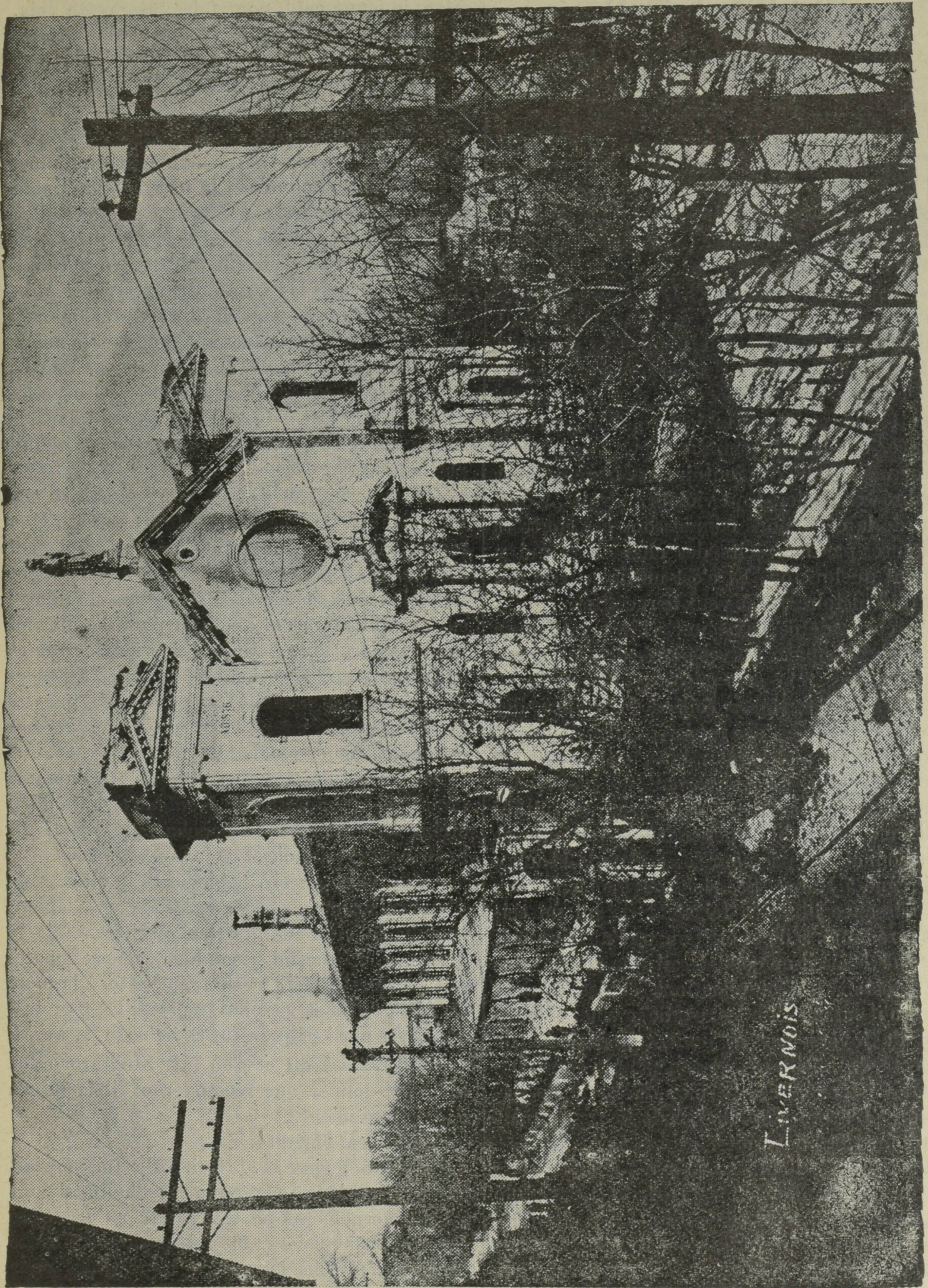
Au reste, les architectes avaient-ils eu le temps d'élever leur monument lorsque la Vierge de Lourdes attirait déjà sur les bords déserts du Gave les foules grossissantes?

Sainte Anne, malgré l'incendie, et malgré les ruines noircies de son sanctuaire, reste toujours Sainte Anne. Il est probable que la nouvelle du désastre stimulera plutôt qu'elle n'enrayera le mouvement qui pousse les populations de plus en plus nombreuses vers elle. Grâce à Dieu, rien des précieuses reliques ni du véritable trésor de la basilique n'a été détruit; les foules pourront encore vénérer dès cet été ce qu'elles vénéraient jadis; et les mesures temporaires qu'on ne manquera sans doute pas de prendre, ne pourront que faciliter ce mouvement de piété.

Il ne fait non plus pour nous aucun doute que les fervents de Sainte Anne voudront contribuer à lui construire l'asile qui vient d'être détruit. La marée de reconnaissance soulevée par ses innombrables bienfaits s'est répandue trop loin, et est montée trop haut pour qu'il n'en jaillisse pas de véritables miracles. Le temple qui vient d'être détruit rappelait la générosité attentive des populations canadiennes; nous sommes convaincu que la population de toute l'Amérique voudra contribuer à l'érection du nouveau. Voilà pourquoi nous écrivions au début de cet article, que le sanctuaire reconstruit sera plus vaste, plus imposant et plus luxueux que le premier, car encore plus que lui il sera un monument national, à l'érection duquel les fidèles de tout un continent auront contribué.

Acceptons chrétiennement l'épreuve présente et ayons confiance en l'avenir.

JULES DORION



LIVERNOIS

LA BASILIQUE DE STE-ANNE DE BEAUPRÉ (après l'incendie).

## MOKTAR

(Conte marocain de la mère Chébah.)

par Mme BARRÈRE-AFFRE.

**N**ON, *necrania*, tu ne verras jamais ce pays-là, car ceux de ta race n'y pénétreront pas de sitôt. C'est au delà du grand Atlas et de Kasba Maghzen, dans des bleds inconnus où l'eau et le soleil rassasient la terre féconde. Là-bas les femmes sont belles et les hommes sont farouches. Tout petits, les enfants savent manier le poignard et le moukkala. Il y a des jardins de palmiers et d'orangers, enfermés dans des réseaux de murettes basses. Les ramiers roucoulent toute l'année, car le printemps est perpétuel, et la douce mélancolie des fontaines se lamente sous l'ombre des figuiers tout violets de fruits. Nous, gens de la côte, nous connaissons ces contrées heureuses par les récits des chameliers qui y passent quelquefois. Et c'est un de ceux-là qui m'a dit l'histoire que je veux te raconter.

Au coeur de ce pays, une ville mystérieuse dresse des remparts fauves percés de portes centenaires; ces remparts enserrent des maisons blanches aux terrasses voilées de treilles, des jardins embaumés, des médersas silencieuses et des mosquées aux longs minarets incrustés de faïences bleues. Là gouvernait un jeune caïd cruel et volontaire, un caïd presque sultan, d'ailleurs, puisqu'il ne dépendait de personne et ne reconnaissait pas pour son maître le Moulay qui règne à Rabat. Ses richesses incalculables, sa puissance illimitée faisaient de lui un seigneur redouté. S'il eût été bon, on l'aurait aimé, sais-tu? Mais il ne connaissait que son caprice et détestait les supplications et les larmes. Lorsqu'il passait dans les rues de sa ville, éblouissant de bijoux sur sa jument harnachée de pourpre, les vieillards de son peuple se rappelaient tristement ces paroles du Livre de Sagesse: "L'arbre trop chargé de fleurs ne peut pas donner de bons fruits."

Orphelin dès l'enfance, il avait à quinze ans pris le commandement de sa tribu; personne n'avait osé protester contre les fantaisies coûteuses, folles ou barbares dont il accabla aussitôt le peuple. Seul, le vieux *fkiah*, le savant qui lui avait appris la science des lettres et des nombres, seul le vieux *fkiah* fut assez hardi pour

élever la voix au nom de tous les notables... Alors le jeune caïd, pour faire taire cette voix, fit jeter dans une prison son vénérable professeur en disant :

— Apprends qu'aujourd'hui Moktar n'a plus besoin de maître!...

A vingt ans, l'orgueilleux et beau potentat était déjà blasé sur tout ce que peuvent donner la jeunesse, le pouvoir et la fortune. Son palais regorgeait d'esclaves, ses jardins de merveilles, ses coffres de pierreries et d'or. Les pirates de Salé lui faisaient parvenir tout ce qui se raflait en mer ou sur les côtes d'Europe; les noirs de Mauritanie venaient en caravane lui apporter l'ivoire, et les plumes des autruches, et la nacre, et le bois précieux. D'Asie les pèlerins de La Mecque ramenaient des essences, des perles et des étoffes. Un luxe inouï régnait dans la kasba caïdale, et malgré tout Moktar n'était pas heureux...

Le coeur vide et l'esprit morose, saisi d'une inexplicable langueur, il finit par tomber malade. Tous les marabouts, tous les sorciers et *toubibs* essayèrent en vain leurs drogues; il eut au moins trois douzaines d'amulettes différentes sur la poitrine, sans que cela paraisse amener une amélioration... Enfin, un vieux *derrouich* qui vivait depuis un demi-siècle dans les sables du désert fut arraché à la solitude par les *mokhraznis* du caïd et amené de vive force au chevet du beau malade.

Bronzé, squelettique et presque nu, l'homme dont la contemplation de *Moulana* avait à demi éteint les prunelles se pencha sur le Sidi robuste couvert de soie et de bijoux.

— Tu veux guérir, Seigneur?... dit le sage d'une voix rauque. Tu veux guérir?... Eh bien! remplis le vide noir de tes journées. Fais la guerre... Marie-toi... ou bien, mieux encore: vêtu d'un sellam de meskine, mêle-toi à la foule de ton peuple et vis pauvre parmi les pauvres; tu sauras ainsi ce que vaut ta richesse... après!

Le *derrouich* dit et s'en fut. Moktar voulut lui faire donner une récompense: il la refusa dédaigneusement.

Alors le caïd médita.

Faire la guerre?... Oui, cela lui souriait assez. Il se leva, convoqua les khalifats dont les gouvernements se trouvaient en frontière des régions voisines, et il leur donna l'ordre de chercher tous les prétextes possibles pour créer des *chikaya* entre peuplades, et les envenimer au mieux.

Se marier ? . . . Eh bien ! cela lui souriait aussi. Il était temps de penser aux mains qui devaient recueillir plus tard son héritage. Et puis . . . et puis il était las de se sentir si seul à travers la vie ! . . . Quelquefois, lorsque ses négresses éclataient de rire, ou que ses métisses frappaient leurs tam-tams, ou que ses blanches qui parlaient des dialectes inconnus, s'abîmaient en prières sanglotées . . . quelquefois, il aurait bien voulu se sentir aimé vraiment par quelque fille de ses bleds, qui l'aurait compris et que lui-même eût comprise . . .

Alors il convoqua ses notables et les interrogea impérieusement.

— As-tu des filles ? . . . Oui ? . . . Non ? . . . Quel âge ? . . .

Mais les pauvres Moghrebins, qui connaissaient leur seigneur mieux qu'il ne se connaissait encore, répondirent évasivement ; et sitôt sortis du palais, ils n'eurent rien de plus pressé que de charger sur des mulets ou des chameaux les filles, les épouses et les esclaves, et d'expédier tout ce monde chez l'oncle lointain, le beau-père montagnard ou le frère cadet qui exploite et habite la kasba des champs . . .

Moktar, au bout de quelques jours, se sentit repris de langueur morbide. Il songea alors qu'il n'avait pas suivi le troisième conseil du *derrouich* et se fit apporter un burnous fort grossier. En le revêtant, tu penses, *Zouïna*, qu'il fit la grimace. Sous son manteau de poil de boucs il prit des douros dans un sac brodé, et puis il se fit un turban de corde comme font les chameliers étrangers, qui serrent leur front sous le *chach*. Ainsi attifé, il se regarda dans un miroir de *Vénessia*, un précieux miroir fragile que des corsaires de Tanger lui avaient fait payer son poids d'or . . .

Il se vit beau, grave, un peu pâli à la pensée de l'aventure ; ses yeux regardèrent ses yeux dans le miroir comme pour leur demander le secret de ce qui allait venir . . . Et par des couloirs dérobés il sortit de son *dâr* superbe, à l'heure où sur tous les minarets les *mouedden* entonnaient la prière du crépuscule.

Partout les croyants prosternés touchaient du front les pavés chauds. L'odeur des orangers s'évaporait plus forte dans les jardins mystérieux, et cela faisait l'air enivrant et suave . . . comme on le fait avec des stilligouttes d'argent pour recevoir un hôte aimé. Moktar pensa que ce soir, en effet, il était l'hôte de sa ville, et

pour la première fois il regarda avec amour les rues, les fontaines et les monuments. Devant une échoppe il s'arrêta pour boire du thé. Le marchand lui servit une pleine tasse de boisson chaude, et parla amicalement.

— Te plais-tu dans notre ville, étranger ? . . . Je te nomme étranger car je vois que tu portes le turban et le burnous des chameliers d'ailleurs . . .

— Tu ne te trompes point, Moulay, dit poliment Moktar. Je suis de passage dans cette ville, et je la trouve belle, fleurie, d'apparence prospère et agréable à habiter.

— Ah ! soupira le marchand, il n'est prospère qu'en apparence, en effet, va ! . . . Nous sommes accablés d'impôts par un mauvais caïd, qu'Eblis confonde ! . . . Son père était vraiment un père pour les meskines, et nous le pleurerons toujours, car, vois-tu, ami, le fils ne lui ressemble guère ! . . .

Là-dessus le marchand se mit à énumérer tous les défauts de Moktar et à narrer toutes les injustices que le jeune homme avait commises ; celui-ci, couvert de confusion et les dents serrées de colère, sut amplement comment son peuple le jugeait.

— Enfin ! conclut l'homme en terminant son réquisitoire, voici qu'on le dit malade. Fasse la volonté céleste que ce soit exact, *ak-karbi* ! . . . et qu'Allah nous délivre de cet homme au cœur dur et méchant ! . . .

Moktar eut un geste instinctif pour appeler son escorte et faire jeter au silo l'impudent personnage ; mais il se rappela à temps qu'il était seul. Maîtrisant la fureur qui grondait en lui, il donna une monnaie à l'homme et s'éloigna. Mais il eut soin de bien remarquer l'emplacement de la boutique et le nom de la rue . . .

— Je te retrouverai ! marmotta-t-il entre ses blanches dents qui grinçaient de rage impuissante.

La marche, l'air parfumé, la chanson multiple des fontaines et la grâce indicible de la ville le calmèrent peu à peu ; il avait repris son sang-froid lorsqu'il entra dans un fondouk où, l'appétit le talonnant, il espérait trouver à acheter une *kessera* et une brochette de foie au gingembre.

Précisément, un groupe d'hommes se tenait autour d'un grand feu et rôtissait sur les braises fumantes une quantité de ces fameuses brochettes. Moktar salua, fut accueilli par des

mots de bienvenue, et sur sa demande on lui fit immédiatement place dans le cercle élargi. Ceux qui se trouvaient là étaient des jardiniers, des fellahs, de petits cultivateurs du bled qui venaient vendre à la ville les produits de leurs récoltes. Du moins, ils se firent d'abord passer pour tels; mais, dans l'animation du repas, Moktar finit par leur inspirer confiance, et des mots leur échappèrent qui firent tressaillir le caïd. Ces gens n'étaient rien moins que des mécontents, eux aussi. A l'un Moktar avait saisi son champ; à l'autre, il avait enlevé son esclave; tel l'accusait d'avoir condamné à mort son père, et tel autre d'avoir fait jeter son fils dans un silo. Ces haines ne se réunissaient pas là par hasard; chaque midi et chaque soir on se retrouvait en ce lieu pour comploter la vengeance, et l'on n'attendait que l'occasion...

Une fureur terrible s'empara du jeune potentat; et comme il n'avait pas l'habitude de se contraindre, il se leva dans un grand transport de colère, en criant:

— Je ne veux pas en entendre davantage!... Je suis un ami du caïd Moktar!...

Peut-être s'attendait-il, lui, l'homme accoutumé aux adulations, peut-être s'attendait-il à les voir s'écrouler à genoux en courbant le front devant ce nom terrible?... Il fut alors cruellement détrompé!... Tous les conspirateurs se ruèrent vers lui et tombèrent dessus à bras raccourcis, si bien que le jeune homme reçut pour la première fois de sa vie une correction formidable. Il put ainsi se rendre compte par lui-même des impressions que devaient éprouver ceux qu'il condamnait à pareille peine.

Mais ce ne fut pas tout. Lorsqu'il fut couché par terre, pantelant et épuisé, un grand gaillard lui posa la pointe d'une *koummya* sur la gorge, et ce, assez fort pour faire perler du sang.

— Nous pourrions te tuer, dit l'homme, mais nous avons pitié de ta jeunesse. Tu n'as sans doute pas souffert encore et tu ne sais pas que Moktar est aussi fourbe et cruel envers ses amis qu'envers les étrangers? Je ne t'en citerai pour preuve que ce qu'il fit du vénérable *fkih*, son ancien maître, qui est en prison depuis six ans!... Nous allons donc te laisser la vie, persuadés qu'un jour ou l'autre tu viendras toi aussi te joindre à nous. Seulement, nous exigeons que tu nous jures de ne rien révéler au

caïd, ni par paroles, ni par écrits, ni par gestes, de ce que tu as vu et entendu ici.

Moktar, grondant comme un lion captif, se tordait sous l'étreinte et ne répondait pas. Alors le *koummya* s'enfonça un peu plus, et le malheureux sentit deux minces filets chauds descendre en collier sur son cou, à droite et à gauche, et se réunir sous sa nuque.

— Je jure, se hâta-t-il de balbutier, je jure que si jamais le caïd Moktar sait vos projets, ce sera par vous-mêmes qu'il les apprendra!...

Rassurés, ils le lâchèrent.

Le jeune homme se releva honteux, meurtri, couvert de poussière. Il se secoua, remit un peu d'ordre dans ses vêtements, et après avoir lancé un haineux regard circulaire, il sortit du fondouk redevenu silencieux.

Le bruit de la rixe n'avait attiré aucun *mokhrazni*.

— Ma police est bien faite!... grommela Moktar, s'éloignant à pas précipités.

C'était la nuit déjà. Peu de passants circulaient dans les rues. Les rares ouvertures des maisons laissaient à peine filtrer quelque lumière, et le puissant Sidi pensa qu'il allait s'égarer sûrement dans sa ville: il la connaissait si peu!... Dans le silence, les voix des rossignols et des fontaines modulaient des duos délicieux. Jamais Moktar ne s'était senti troublé comme ce soir par la poésie des humbles choses, et il se demanda en toute sincérité si les coups qu'ils avait reçus n'avaient pas changé quelque chose en lui — qui sait?... — lui faisant une âme plus tendre...

Enfin, il passa devant la porte grande ouverte d'un *kaouadji* dont la salle basse était largement éclairée. Des airs de violons et de flûtes, des tam-tams et des voix féminines annonçaient la présence d'une troupe de Chirates; Moktar jugea qu'une tasse de café à la cannelle lui ferait du bien après la rossée qu'il avait reçue, et il entra dans la maison.

Dans la salle meublée de nattes et de coussins, contre les lambris de faïence bleue, il y avait foule. Le *kaouadji* et ses négrillons n'arrivaient pas à servir la clientèle enturbannée, et près du seuil, les galoches jaunes s'amoncelaient en tas respectable. Il n'y avait plus un bout de natte, plus un coussin disponibles. Moktar prit le parti de rester debout comme l'avaient déjà fait trois douzaines de retardataires et jouant des coudes, il se faufila: il

n'était pas habitué à rester au dernier rang... Tout le fond de la salle était occupé par une petite estrade. Huit musiciens et quatre danseuses s'y tenaient, impassibles. La flûte égrenait de rieuses vocalises, et les violons pleuraient tendrement. Les tambourins rouges scandaient le rythme: Doûn... doûn doûn doûn... doûn doûn... Et les femmes trépignaient debout avec d'onduleuses flexions de hanches sous leurs simarres de soie verte...

— Elles sont bien laides!... pensa Moktar... Ce sont des Chirates pour meskines!...

Il fit signe au négrillon qui passait, et serra les poings d'impatience parce qu'il lui fut enjoit d'attendre son tour pour être servi; alors, afin de se distraire, il se mit à regarder les physionomies de ceux qui l'entouraient... Mais tout à coup il tressaillit, et resta la bouche entr'ouverte, les yeux écarquillés, béant d'admiration devant la plus délicieuse chose qu'il ait jamais vue de sa vie!...

C'était une tête de jeune fille... une tête exquise et suave, taillée dans le plus pur marbre, semblait-il. Mais le marbre n'a pas cette transparence, ce grain velouté, cette matité chaude qu'un sang riche colore aux moindres émotions. Les cheveux abondants, frisés, étaient séparés en deux lourdes nattes; sur le front une très vieille monnaie d'or, large comme un douro, luisait au-dessus des sourcils parfaits. Cette beauté ravissante suivait avec une attention tellement soutenue la danse et le chant des Chirates, qu'elle ne s'était même pas aperçue que son fin haïk avait glissé et que son frémissant visage s'exposait à tous les regards. Personne, certes, sauf Moktar, ne songeait à la contempler. Ils avaient tous les yeux fixés sur les créatures abondamment fardées qui évoluaient là-bas sur l'estrade. Seul le caïd, qui savait quelles vieilleries fanées se cachent sous les fards, seul le caïd s'éblouissait de cette pure figure rosée et de ces grands cils palpitants. Allah!... Allah!... avoir pour soi seul cette fraîcheur et cette grâce... étudier cette âme naïve et enfantine!... Si les Chirates l'amusaient, Moktar, en ferait danser tous les jours pour elle; il lui ferait un collier et une ceinture de monnaies précieuses plus vieilles et plus grosses que celle qui reposait sur son front lisse. Et le caïd l'enviait, cette rondelle de métal... Oh!... être le sceau d'or qui tiendrait closes toutes ses pensées!...

A ce moment la jeune fille se retourna vers un vieillard debout derrière elle. Sa figure avait l'expression gaie d'un enfant qui s'amuse, et elle sourit à l'homme, comme pour lui dire:

— Regarde quel plaisir je goûte!... Comme tu es bon de m'avoir amenée là!...

Moktar aurait donné un coffre de perles pour que ce sourire vienne à lui. A l'inspection plus attentive des habits et du maintien des deux spectateurs, il parvint à deviner qu'ils étaient l'un et l'autre des gens riches habitant un *dâr* tout voisin. Le doûn doûn doûn des tambours, la voix aiguë des Chirates étaient arrivés jusqu'aux oreilles de l'enfant qui s'ennuyait toute seule au fond du harem. Une envie folle de sortir, de se mêler aux *meskines*, l'avait prise, car elle ne pouvait dormir avec ces chansons si proches... et le vieil aïeul paternel et bon l'avait emmenée, en cachette des parents, peut-être?...

... Et voilà qu'ils se trouvaient tout près du maître de la ville — deux âniers malodorants les séparaient — et le maître de la ville songeait qu'il ne pourrait jamais plus être autre chose que l'esclave de cette enfant!...

(à suivre)

## RECONNAISSANCE

Un jour, Mgr Gouthe-Soulard, alors curé de Vaise, venait prendre un bateau-mouche sur la Saône; il mettait à peine le pied sur le pont qu'un injurieux cri de corbeau se fit entendre à son adresse. Devinant d'où venait l'insulte, il alla se placer en face de l'ouvrier qui avait commis cet impair; il le regarda fixement et finit par le reconnaître. Au lieu de l'apostropher en termes violents, le digne prêtre lui dit simplement:

— Mais vous me connaissez, mon ami? Vous savez que je suis le curé de Vaise?

— Oui.

— N'êtes-vous pas venu, ces derniers jours, me demander un billet pour entrer chez M. Gillet?

— Oui.

— Vous y avez été reçu?

— Oui, monsieur.

— C'est bien, mon ami, je vois pourquoi vous m'insultez; mais, quand vous ne serez plus chez M. Gillet, revenez me voir, je vous ferez encore l'aumône.

## Le choix d'une croix

Le long d'un chemin pierreux que rendait plus pénible la chaleur accablante du soleil, un pèlerin cheminait portant avec peine la Croix de sa vie.—Et, le soir venu, il s'arrêta haletant... et, dans sa pensée, il murmura :— Elle est bien lourde, la Croix que le Bon Dieu m'a donnée ! Oh ! je le sais, il nous faut à tous une Croix, mais celle que je porte m'écrase ! Mon Dieu ! mon Dieu, ne pourriez-vous alléger mon fardeau ?

Et un sommeil profond s'empare de lui ; et, tout à coup, il se vit entouré d'une grande lumière Jésus-Christ lui apparut, et, d'une voix douce :

— “ Mon fils, tu voudrais une autre Croix que la tienne ?— Oh ! oui, Seigneur ! je suis pauvre, je vieillis, et je n'en puis plus... Voilà soixante ans que je marche, portant cette Croix que j'aime parce qu'elle vient de Vous, mais Seigneur !... ”

— Viens avec moi, mon bon fils.

Et il se vit devant une vaste grotte et le Seigneur lui dit : Là sont réunies toutes les croix, qui, dans ma miséricorde, doivent ouvrir aux hommes les portes du Paradis, laisse ta Croix sur le seuil, entre, et choisis celle qui te conviendra le mieux.”

Et le pèlerin, tout joyeux, entra, mais fut ébloui et comme épouvanté de cette multitude de croix, portées jusqu'à la fin des temps.

Et longtemps, il les examinait ; il les pesait ; et les retournait... il les essayait... puis les laissait... C'était la croix du remords, la croix de la jalousie, la croix de la maladie, des infirmités, la croix des mépris, de la calomnie, etc., etc.

Et à chacune d'elles : “ Non, non, disait-il, pas celle-là !— Faut-il donc, Seigneur, que j'en choisisse une ?... ”

— Point de croix sur la terre, point de couronne dans le Ciel !” lui dit Jésus-Christ.

Et le pauvre pèlerin revient sur ses pas ; il examine de nouveau ;... il cherche encore ;... et comme il baissait la tête, triste et découragé :

— “ Regarde, lui dit la tendre voix de Jésus-Christ.” Et il aperçoit près du seuil une croix qui l'attire ; il la soulève... et un soupir de paix et de joie s'échappe de ses lèvres... “ Il me semble que je porterais celle-là... elle

est bien un peu lourde, mais les autres... ah ! qu'elles sont effrayantes !... Puis-je la prendre, Seigneur!...— Prends-la mon fils ”, dit Jésus-Christ... en souriant.

Et il tend les bras pour la saisir... il pousse un cri :— “ Mais c'est la mienne ! la Croix que j'avais déposée comme trop lourde... mais que Dieu m'avait choisie dans sa douce miséricorde.

Pardon Seigneur, j'étais un imprudent... je voulais choisir moi-même, avec mon jugement borné, mon intelligence obscurcie, au lieu de m'en rapporter à vous, Sagesse infinie, Amour infini. Vous, Seigneur, avant de nous imposer une Croix, la mesurez de votre regard si clairvoyant, la pesez avec votre main si tendre, et l'imposez avec votre Cœur divin.

O Croix choisie pour moi par mon Bien-Aimé, je vous salue, je vous embrasse, je vous chéris comme le plus précieux Trésor que je puisse posséder sur la terre, comme le meilleur gage de l'amour de mon Dieu ! O Croix de Jésus, je veux vous porter par amour, avec générosité, afin que vous me portiez dans le ciel ! En attendant, soyez toujours ma joie, ma paix, ma force et que chaque fois que vous me ferez sentir vos rigueurs, je murmure amoureusement : c'est Vous, mon Bien-Aimé !... merci !... ”

---

## LE MILLIONNAIRE EMBARRASSÉ

Un négociant anglais s'en était allé en Autriche pour y faire quelques achats. Dans ce dessein et sur son ordre, une banque de Londres avait transféré à une banque de Vienne 250 livres sterling qui vendues se transmuaient en papier.

Au guichet des couronnes le caissier prévint son client :

— Je n'ai plus qu'un certain nombre de billets de 10,000, dit-il, pour le reste, je vous donnerai des coupures de 1,000.

— Soit !

On compta.

Les 250 livres valant environ dix millions de couronnes, le négociant dut recevoir vingt kilogrammes de vignettes. Il protesta, mais rien n'en fit. Il lui fallut se procurer de solides ficelles et emballer sa fortune comme des vieux journaux. On le vit accablé, errant dans les rues de Vienne en quête d'un marchand de malles. Il le trouva, prit un fiacre et fut sauvé.



## “Quand Israël est roi”

*C'est l'histoire des convulsions de l'Autriche-Hongrie, depuis la déclaration de guerre à la Serbie jusqu'à son démembrement, écrite par un observateur qui a connu personnellement une partie des gens dont il parle. A lire ce récit effroyable, on a de la peine à croire que les faits racontés viennent seulement de se produire au moment même où nous vivons, tant ils semblent empruntés à quelque fabuleuse histoire du temps de Tamerlan ou des grandes invasions. Et malgré soi, la pensée se reporte au Discours sur l'histoire universelle de Bossuet, et au “ Dieu de qui relèvent tous les empires ” . . .*

*Voici, en partie, le chapitre consacré au portrait de l'ignoble aventurier*

### BELA KUN

**L**A tête ronde, complètement rasée, de vastes oreilles pointues, les yeux gros et saillants, le nez court, les lèvres énormes, une bouche largement fendue, pas de menton, l'air d'un lézard : tel apparaît Bela Kun. Au moral, un petit employé juif, débrouillard et rusé, comme on en voit des milliers à Budapest.

C'était, avant la guerre, un journaliste obscur qu'on avait vu passer, çà et là, dans les salles de rédaction, faisant d'infimes reportages, et qui avait un jour disparu. On le retrouve en province, à Kiloszvar, dans les fonctions de secrétaire d'une mutualité ouvrière. Accusé d'avoir détourné une petite somme de la caisse, ses camarades l'avaient chassé de ce poste de confiance, et on allait instruire son procès lorsque la guerre éclata. Avec son régiment, il partit pour les Karpathes, où il fut fait prisonnier au cours de l'année 1916. On l'envoya en Sibérie, au camp de détention de Tomsk. Il y apprit le russe, et quelque temps après la révolution de Kerensky, il se lia d'amitié avec le fameux propagandiste Radek, de son vrai nom Zobelsohn, aujourd'hui gros personnage du ministère des Affaires étrangères à Moscou, et qui alors était chargé de propagande bolcheviste parmi les prisonniers. Bela Kun fonda avec lui et un autre juif (qui se faisait appeler Ernest Por) une revue hebdomadaire, *le Socialiste international*, rédigée en

hongrois, et pour laquelle ils recevaient à titre de subvention une somme de 20,000 roubles.

Un peu plus tard, quand les armées allemandes, pénétrant profondément en Russie, parurent mettre en péril le gouvernement des soviets, Kun proposa de former avec des prisonniers un bataillon international, pour l'organisation duquel il toucha encore 30,000 roubles. Trente volontaires seulement répondirent à son appel : vingt-deux décampèrent sitôt qu'ils eurent en poche leur prime de 150 roubles. Avec les huit hommes qui restaient, Bela Kun et Ernest Por marchèrent à la frontière, mais, au bout de trois jours, ils rentraient à Pétrograd.

Là, Bela Kun devint rapidement un des familiers de Lénine. On le voit, en 1918, fonder à Moscou le Congrès des prisonniers de guerre, et toucher 46,000 roubles pour payer les frais généraux. Mais sans doute, une fois encore, ses comptes ne furent pas très corrects, car en pleine séance les camarades le traitèrent d'escroc.

C'est à ce Congrès que fut votée la création d'un cours d'agitateurs. Ce cours durait quatre semaines ; chaque auditeur recevait 50 roubles par jour et sa nourriture en plus. Bela Kun et Perlstein mirent la haute main sur cet enseignement d'une importance capitale dans la pensée de Lénine. Successivement, ils fondèrent un groupe hongrois, un groupe français avec le capitaine Sadoul, un groupe tchèque, un groupe allemand, un groupe finois, etc., auxquels Bela Kun remettait 60,000 roubles de subvention pour chacun. En même temps ils s'occupaient de la Fédération des troupes communistes étrangères, dont il était le président, et qui avait pour but le racolage des soldats.

Je ne sais s'il faut attribuer la réussite de Bela Kun à ses talents d'orateur (qui étaient fort médiocres), ou seulement au désir qu'avaient de pauvres diables de s'assurer, dans leur misère, des conditions de vie un peu plus favorables, le certain, c'est que les Magyars furent de tous les prisonniers ceux qui entrèrent le plus volontiers au service de l'armée rouge. On raconte même que plusieurs fois, dans des circonstances critiques, les bolchevistes hongrois sauvèrent le régime des soviets.

Quelques semaines après la révolution de Karolyi, Bela Kun, sous le nom de major

Sebestyén, rentra à Budapest avec un groupe de médecins et d'infirmiers. Il avait reçu, à son départ, une somme de 300,000 roubles pour commencer l'agitation communiste en Hongrie. La Croix-Rouge russe de Vienne devait lui fournir de l'argent au fur et à mesure de ses besoins. De son aveu, c'est 12 millions de roubles qu'il toucha, de novembre 1918 à mars 1919, où s'établit en Hongrie la dictature du prolétariat.

Il eut d'abord peu de succès. Son journal *Voros Ujsag* — le *Journal rouge* — effrayait moins les gens paisibles qu'il ne les amusait par des violences du genre de celle-ci : " Il ne suffit pas de tuer les bourgeois, il faut encore les mettre en pièces." Les réunions strictement privées, où il exposait les méthodes de la révolution russe, n'attiraient que quelques intellectuels, étudiants et étudiantes, Israélites pour la plupart. Les Syndicats ouvriers lui étaient franchement hostiles. Et même, parmi les soldats, où le régime des Conseils et des " hommes de confiance " s'était déjà substitué à l'ancienne hiérarchie, il était mal accueilli, comme le prouve l'échauffourée du 1er janvier 1919.

Ce jour-là, à la tête d'une bande d'environ 600 individus, composée de sans-travail, de démobilisés, de forçats en rupture de ban et de prisonniers russes, il envahit la cour d'une caserne et harangue les hommes, qui s'étaient mis curieusement aux fenêtres. D'une chambre partit un coup de feu. Ce fut aussitôt le signal d'une assez vive fusillade entre soldats et communistes. Bela Kun abandonna la place et se rendit alors dans une autre caserne, où son échec fut plus piteux encore. Les soldats l'enfermèrent dans le poste de police. Vainement, pour le délivrer, ses partisans essayèrent de forcer l'entrée de la caserne. Il ne fut remis en liberté que sur l'intervention de son coreligionnaire, le docteur Joseph Pogany.

\* \* \*

Ce Pogany, qui s'attribuait le titre de président des soviets de soldats, était le même personnage qui, le soir du 30 octobre, avait pris la tête de la petite troupe qui assassina le comte Tisza. C'était le fils du laveur de cadavres d'une synagogue de Pest. Il avait suivi les cours de l'Université et reçu le grade de doc-

teur — ce qui ne laissait pas de surprendre, quand on voyait ses allures de boucher et sa figure brutale, où deux yeux mal éveillés avaient peine à se faire jour dans la graisse. Fêré de succès dramatiques, il était l'auteur d'une pièce, refusée d'ailleurs partout, intitulée *Napoléon*, dans laquelle il montrait un empereur pacifiste, nourrissant dans son cœur des rêves idylliques de vie à la campagne, mais toujours contraint à la guerre par une fatalité malheureuse. Pareil à ces cabotins qui, pour avoir un jour tenu sur les planches d'un théâtre le rôle du Petit Caporal, continuent dans la vie à se croire l'empereur, le docteur Joseph Pogany, la main gauche dans son gilet et la droite derrière le dos, l'œil plissé, comme s'il regardait au loin dans une lunette imaginaire les charges d'Austerlitz, posait à l'homme légendaire, et dans les salles de rédaction, ses camarades juifs se montraient, en riant, ce Napoléon de ghetto.

Lorsque éclata la guerre, il se débrouilla comme il put pour être exempté du service (ce fanatique du dieu des combats n'aimant dans l'empereur qu'un petit bourgeois débonnaire). Il collaborait alors au journal socialiste *Nepszava* (*la Voix du Peuple*). Chaque grand quotidien du Budapest était autorisé par le ministre de la Guerre à conserver les rédacteurs estimés indispensables. Mais le directeur du *Nepszava* ne jugea pas indispensables les services de Pogany, qui se rabattit sur une feuille d'allure bourgeoise et modérée. Grâce au comte Tisza, il obtint l'autorisation de rester au journal *Az Est* (*le Soir*). Durant toute la guerre, il se distingua par l'ardeur de son patriotisme verbeux et sa servilité envers le moindre sous-lieutenant, toutes les fois que d'aventure il allait faire un reportage sur le front. Ses camarades se souviennent encore d'un certain toast qu'il prononça lors du passage à Budapest du général Bohm Ermoli, exécré des Hongrois, qui l'accusaient de les choisir toujours, de préférence aux Autrichiens, pour les envoyer à la mort. Aucun journaliste de Pest n'ayant voulu prononcer un discours en son honneur, ce fut Pogany qui s'en chargea.

Au moment de la débâcle, il se trouva aussi à l'aise pour insulter les officiers qu'il était empressé naguère à les couvrir de louanges. Le même instinct bizarre qui le poussait à faire de sa personne une caricature abjecte de Napoléon

l'entraînait invinciblement vers les gens et les choses de l'armée. C'est pour plaire aux soldats, en satisfaisant leurs rancunes contre l'ancien premier ministre, qu'il prit sur lui d'assassiner Tisza, avec le même zèle qu'il célébrait Bohm Ermoli. Ce crime lui avait valu une sorte de prestige ignoble ; et le gouvernement de Karolyi lui témoignait à la fois de la reconnaissance et du dégoût pour l'avoir délivré de son plus redoutable adversaire.

\* \* \*

Quinze jours après l'affaire manquée de la caserne Marie-Thérèse, Bela Kun remporta son premier grand succès dans le centre minier de Salgotaryan, à la lisière des Karpathes, où il avait des parents. La population ouvrière, excitée par ses harangues, pilla la ville pendant trois jours. De retour à Budapest, il entraîne sa petite troupe de sans-travail et de démobilisés à l'assaut des imprimeries de deux journaux bourgeois. Ici encore, succès complet : toutes les machines sont cassées.

Karolyi demanda alors au chef de la mission militaire de faire venir à Budapest quelques régiments français, pour maintenir l'ordre dans la ville. Le lieutenant-colonel Vix, qui avait reçu récemment une pierre dans sa voiture, lui répondit en l'invitant à arrêter Bela Kun.

— Rendez-nous le service de l'arrêter vous-même, répliqua le comte Karolyi.

A quoi le colonel objecta qu'il n'était pas chargé de la police de la ville. Mais à quelques jours de là, l'occasion s'offrit au président de la République hongroise de faire l'acte d'énergie devant lequel il hésitait.

Au sortir d'une de leurs réunions, les sans-travail s'étant portés à l'attaque de la *Nepszava*, l'organe des social-démocrates, il fit marcher la police, avec l'appui de Garami, ministre du Commerce et directeur du journal. Ce fut un vrai combat. Huit agents tués, d'autres blessés. Bela Kun eut beau protester qu'il n'était pour rien dans la bagarre, et que toute la responsabilité en retombait sur le chef du Syndicat des sans-travail, il n'en fut pas moins emprisonné, et si rudement passé à tabac par les agents de police désireux de venger leurs camarades, qu'on dut le mener à l'hôpital.

Le lendemain, plusieurs milliers d'ouvriers, portant à leurs chapeaux et sur leurs bannières

corporatives des numéros du journal outragé, organisèrent une manifestation en masse contre les communistes, qu'ils traitaient de déments et de voyous irresponsables. Mais dans la presse israélite on représentait Bela Kun comme un martyr, un nouveau Christ ; et au gouvernement même, deux ministres juifs bolchevistes prenaient énergiquement la défense de leur coreligionnaire brutalisé par la police. Ainsi, voit-on, tous les jours, sur la frontière galicienne, un Juif de Hongrie, apercevant entre les mains des gendarmes quelqu'un de ses frères de Pologne arrivé sans papiers, voler à son secours et le tirer d'affaire avec ce pieux mensonge :

— Je le connais, c'est mon parent, c'est mon hôte. Lâchez-le, je le recevrai chez moi.

L'un de ces ministres bolchevistes était le ministre de la Guerre, Guillaume Bohm, ancien représentant d'une fabrique de machines à coudre et l'un des principaux chefs du Syndicat des métallurgistes : l'autre, Sigismond Kunfi, ministre de l'Instruction publique. Le docteur Sigismond Kunfi, de son vrai nom Kunstadter, avait adjuré le judaïsme pour la religion protestante, plus propre à favoriser sa carrière universitaire. Il enseigna quelques années au lycée de Temesvar ; mais ayant adhéré au parti socialiste, il fut mis en demeure par le comte Apponyi, ministre de l'Instruction publique, de choisir entre l'Université et ses idées politiques. Avec éclat, il donna sa démission, et vint à Budapest grossir le nombre des journalistes juifs qui pullulent dans la ville. Sa culture et son esprit l'élevaient fort au-dessus de ce médiocre milieu. Mais la crainte malade de paraître enlisé dans les petites opinions bourgeoises où il avait été élevé le poussait vers les opinions extrêmes. La seule pensée de se sentir en arrière d'un homme ou d'une idée lui était insupportable, et ses yeux qui louchaient dans une figure qui d'ailleurs ne manquait pas de finesse, semblaient toujours épier de deux côtés à la fois si quelqu'un ou quelque chose ne l'avait pas dépassé. Avec cela très jouisseur, et de tous les ministres celui qui se carrait dans son automobile avec le plus de fatuité désinvolte.

Bohm et Kunfi allèrent dans la maison d'arrêt visiter Bela Kun et les autres chefs communistes incarcérés, Laszlo, Korvin-Klein, Rabinovitz, etc., Israélites, eux aussi. Ils firent

nommer des camarades à la direction de la prison, en sorte que les détenus s'y trouvaient en fait les maîtres, pouvaient librement communiquer avec leurs amis du dehors, et prenaient, dans leurs soi-disant cachots, cet air de héros malheureux qui plaît toujours beaucoup à l'imagination populaire. Les imprimeurs, les typographes, le Syndicat des cheminots et celui des métallurgistes, deux mille ouvriers qui travaillaient aux usines de munitions de Csepel, dans la banlieue de Pest, s'organisaient en soviets. Dans les casernes, Joseph Pogany continuait sa propagande, chassait du bâtiment où ils étaient logés les officiers de troupe, et décidait qu'à l'avenir les régiments choisiraient leurs chefs. On voyait des soldats déambuler en grand nombre avec des rubans rouges, une tête de mort à leur casquette. D'immenses cortèges de chômeurs parcouraient la ville en chantant des hymnes révolutionnaires. On distribuait ouvertement dans les rues et les tramways des brochures communistes. Les étudiants antisémites étaient expulsés de la salle où ils tenaient leur séance, et contraints de défiler entre deux rangs de matelots qui giflaient au passage ceux qui ne se découvraient pas. Enfin, pour contre-balancer l'arrestation de Bela Kun et de ses compagnons, le gouvernement donnait l'ordre d'opérer des perquisitions chez tous les gens suspects d'esprit contre-révolutionnaire, et faisait jeter en prison un général et un évêque.

Pendant ce temps, les troupes roumaines, serbes, tchéco-slovaques, pénétraient toujours plus avant sur le territoire hongrois. Karolyi représentait vivement au lieutenant colonel Vix que si cette invasion continuait, elle rendrait inévitable le triomphe du bolchevisme, en jetant les patriotes magyars aux solutions désespérées. Mais au lieu d'envoyer des régiments à Budapest et d'y rétablir le calme, l'état-major français de Belgrade, faisait rentrer de Bude, où il était caserné, le détachement des spahis marocains, venu il y avait quelques semaines pour arrêter Mackensen. Et presque en même temps, Vix recevait l'ordre de communiquer au président de la République hongroise une note du Conseil suprême, autorisant les Roumains à s'avancer d'environ 100 kilomètres en Hongrie...

...Quels furent alors les sentiments de Michel Karolyi ? Certainement un désespoir sincère de voir s'évanouir sa dernière espérance de conserver, dans ses frontières anciennes, la Hongrie millénaire, et certainement aussi une rancune personnelle à l'égard des alliés qui, disait-il, l'avaient trahi et le récompensaient bien mal de la paix séparée qu'il avait faite et du désarmement volontaire de son pays.

Mais ce n'est pas forcer, je crois, la psychologie du personnage d'imaginer que, dans ce désarroi, il dut connaître une sorte d'ivresse, car cette fois il se trouvait bien devant un de ces événements tragiques, inattendus, dont il parlait jadis à la comtesse Teleki, et qui faisaient pour lui tout le prix de la vie... L'Entente le lâchait ! Il allait lui montrer ce qu'il pouvait contre elle à son tour, en déchaînant sur le monde un bolchevisme dont l'Europe entière crèverait, — ce sont ses propres paroles.

...Ainsi Karolyi s'écriait :

— Maintenant l'Europe va voir ce que, moi aussi, je sais faire !

Il allait décrocher la hache, faire sortir de la prison Bela Kun et ses amis, leur remettre le pouvoir et massacrer, comme un dément, ce qui restait de la Hongrie.

Mais les Juifs, qui l'avaient soutenu, jusque-là (car dans cette Hongrie féodale, même pour faire une révolution il faut toujours le grand nom d'un magnat), les Juifs ne lui laissèrent même pas la satisfaction amère de faire délibérément ce geste. La révolution bolcheviste du 20 mars, comme naguère celle du 30 octobre qui l'avait porté au pouvoir, se passa presque sans lui, et cette fois encore sur l'initiative d'une poignée d'Israélites audacieux. Dans la journée, tous les ministres avaient démissionné, les uns pour ne pas souscrire au démembrement de la Hongrie, les autres parce qu'ils sentaient l'heure venue de faire triompher les idées pour lesquelles ils travaillaient en secret.

Assurés maintenant d'entraîner, à la faveur de l'indignation patriotique, la masse jusqu'ici récalcitrante des ouvriers socialistes, Bohm et Kunfi allèrent trouver dans sa prison Bela Kun et arrêtèrent avec lui des dernières mesures à prendre pour établir à Budapest la République des Conseils. Toute la nuit, les autos de l'armée dont disposait Pogany parcoururent les faubourgs pour convoquer les membres des soviets d'ouvriers et de soldats. Au matin, l'assemblée

proclamait la dictature du prolétariat hongrois. Aussitôt Kunfi et Kéri, quittant la réunion, se rendirent chez Karolyi pour lui porter cette nouvelle et lui demander sa démission.

Mais au moment de quitter ce pouvoir qu'il avait tant désiré, l'ambitieux magnat hésitait. Kunfi craignit même un instant qu'il se rendit au Conseil pour faire revenir les soviets sur la décision qu'ils avaient prise. Alors, de son ton péremptoire, Kéri lui représenta que la ville tout entière était acquise au bolchevisme et qu'il devait quitter la place. On croit entendre son discours, ses phrases favorites : " C'est un fait établi... Toute l'histoire nous enseigne..." Et quel plaisir pour un Kéri d'humilier le grand seigneur dont, hier encore, il quémandait les prébendes ! Étourdi sinon convaincu, Karolyi finit par répondre :

— Soit, faites ce que vous voudrez !

Les deux hommes passèrent dans la pièce voisine et rédigèrent la proclamation qui suit :

*Au peuple hongrois,*

*Le gouvernement a démissionné. Ceux qui jusqu'ici ont tenu le pouvoir par la volonté du peuple et avec l'appui du prolétariat, se rendent compte que la force des événements réclame une nouvelle ligne de conduite. La Conférence de la paix de Paris a pris en secret la décision d'occuper militairement la presque totalité du territoire hongrois. La mission militaire interalliée a déclaré(1) qu'à partir d'aujourd'hui la ligne de démarcation devait être considérée comme une frontière politique. Le but évident d'une telle opération est de faire de notre pays une base stratégique contre l'armée des soviets russes qui combat sur la frontière de Roumanie. Le territoire qui nous est dérobé doit être le salaire des troupes roumaines et tchèques, avec lesquelles on veut abattre l'effort de la révolution.*

*Moi, président provisoire de la République populaire hongroise, en face de cette décision de la Conférence de Paris, je m'adresse au prolétariat du monde pour obtenir aide et justice. Je démissionne, et je remets le pouvoir au prolétariat du peuple de Hongrie.*

Quand ils eurent achevé de rédiger ce manifeste, Kéri et Kunfi vinrent retrouver Karolyi.

(1) Cette assertion était fausse. Elle fut démentie catégoriquement par le colonel Vix.

Il avait près de lui ses deux secrétaires particuliers, Simonyi et Oscar Gellert, Israélites l'un et l'autre. Nonchalance de grand seigneur, scrupule de conscience ou suprême regret du pouvoir, il n'apposa pas lui-même sa signature au bas du document. Simonyi le signa pour lui. Et ce furent ces quatre Juifs qui mirent fin à la République hongroise et étouffèrent les derniers soubresauts de l'ambition du magnat.

A peine Kéri et Kunfi étaient-ils sortis du palais, que l'ancien président de la République hongroise voulut retirer sa démission. Trop tard ! Les choses avaient été rapidement menées. Sa proclamation au peuple était déjà connue des soviets, et on l'avait communiquée au monde entier par radio.

Une heure après, Bela Kun et ses amis quittaient triomphalement la prison.

\*

\* \*

Ce fut seulement le lendemain matin — car depuis quarante-huit heures les journaux ne paraissaient plus — que la population de Budapest apprit ce qui s'était passé. Sur tous les murs, des placards rouges annonçaient la démission de Karolyi et la dictature du prolétariat. D'autres décrétaient l'état de siège, défendaient les rassemblements, ordonnaient la fermeture immédiate de tous les magasins, dont on allait dresser l'inventaire, à l'exception des boutiques de denrées alimentaires, des marchands de tabac, des papetiers, des pharmaciens, des droguistes et des bandagistes ! Et comme refrain à tout cela : peine de mort.

Passant dans le même quart d'heure du régime de la prison au gouvernement de l'État, Bela Kun et ses amis installaient, à la place de l'ancien Cabinet, un Conseil exécutif, dont les membres prenaient le nom de commissaires du peuple. Bela Kun en donna la présidence à Alexandre Garbaï, personnage tout à fait obscur mais qui avait à ses yeux l'avantage d'être chrétien et de masquer le caractère sémitique de ce mouvement communiste. Sur 26 commissaires, 18, en effet, étaient Juifs. Chiffre inouï si l'on songe qu'en Hongrie il n'y avait que 1,500,000 Israélites sur 21 millions d'habitants. Ces 18 personnages prirent en main la direction du gouvernement bolchevique ; les autres n'étaient que des comparses, et l'on

disait plaisamment à Budapest qu'ils ne figureraient au Conseil de la république juive que pour expédier les ordres le saint jour du Sabbat, en cela tout pareils à ces domestiques chrétiens qui, du vendredi au samedi, font dans les maisons d'Israël les besognes domestiques que la loi de Moïse interdit ce jour-là. Bela Kun s'était contenté du titre de commissaire aux Affaires étrangères. Rouerie naïve qui ne trompait personne. Après la dynastie d'Arpad, après saint Étienne et ses fils, après les Anjou, les Hunyade et les Habsbourg, il y avait aujourd'hui un roi d'Israël en Hongrie.

JÉROME et JEAN THARAUD.

### LES ANIMAUX INDICATEURS DU TEMPS

*Avant la pluie.*— Les hirondelles rasant le sol.  
Les lézards se cachent.  
Les oiseaux lustrent leurs plumes.  
Les mouches piquent très fort.  
Les poules se grattent et se roulent dans la poussière,  
Les poissons sautent hors de l'eau.  
Les canards et les oies battent les ailes.  
Les bêtes cornues mettent le nez au vent pour aspirer l'air, puis se rassemblent en troupeau aux angles des prairies ou à l'ombre, en plaçant leur tête en arrière du vent.  
Les moutons quittent les pâturages avec regret.  
Les chèvres cherchent les lieux abrités.  
Les ânes braient longuement et fréquemment et secouent leurs oreilles.  
Les chiens paraissent engourdis.  
Les coqs battent des ailes et chantent à des heures inaccoutumées.  
Les moineaux se rassemblent et crient tumultueusement.  
Les grenouilles coassent.  
Les rouges-gorges se rapprochent des endroits habités.  
Les abeilles ne s'éloignent guère de leur ruche.  
Les fourmis transportent hâtivement leurs œufs.  
On voit sortir les gros limaçons.  
*Quand il va faire beau.*— Les tipules et les cousins volent le soir en colonnes nombreuses.

Les rainettes qu'on tient dans un bocal montent sur leurs petites échelles.

*Signes d'un vent prochain.*— Les bêtes à cornes font des sauts et secouent brusquement la tête.

Les moutons deviennent folâtres et buttent leur front.

Les porcs transportent de la paille, grognent et secouent la tête.

Les chats grattent les arbres et les pieux.

Les oies ouvrent leurs ailes.

Les hirondelles se tiennent d'un seul côté des arbres à l'abri du vent.

Les pies se réunissent et jasant.

*Avant les orages.*— La litorne chante fort et longtemps.

Les hirondelles de mer pénètrent dans l'intérieur des terres.

Les marsouins en troupes se rapprochent des côtes.

Les martinets s'éloignent des villes et crient **fortement**.

### SI VOUS ETES UN HOMME

Sur la plage la plus select du golfe de Gascogne, il est une paroisse dont le curé, très estimé, est réputé pour ses spirituelles boutades.

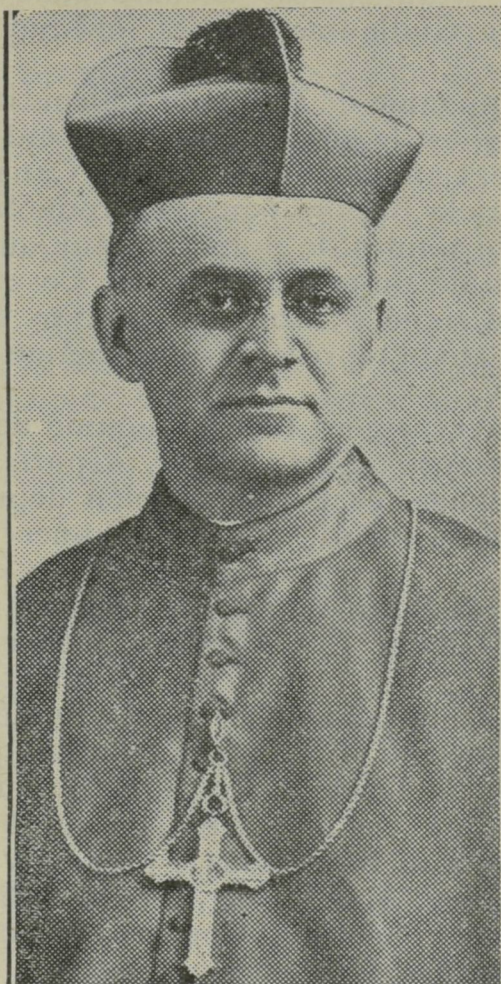
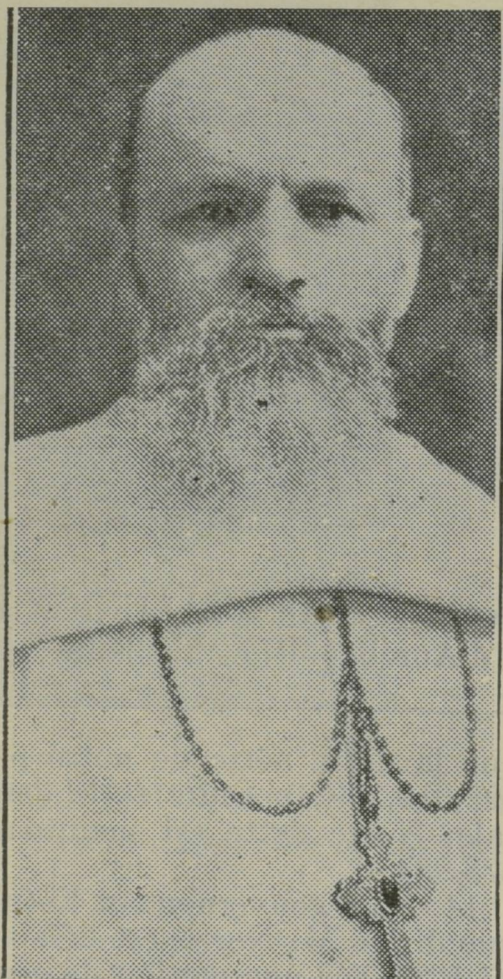
L'été dernier, il aperçoit, dans son église, une jeune femme dans un costume excentrique, coiffée d'un béret d'homme, et munie (si peu !...) d'un corsage outrageusement ouvert. Il va à elle et lui tient ce langage :

— Si vous êtes un homme, découvrez-vous!...  
Si vous êtes une femme couvrez-vous!...  
(*La Réponse*).

### BETES

Le *Star* rapporte qu'un pigeon voyageur appartenant à un amateur du Worcestershire, qui avait été perdu, il y a quelques semaines, au cours d'un vol entre la Grande-Bretagne et une des îles britanniques de la Manche, vient d'être retrouvé en Californie, à 13,000 kilomètres de son point de départ. On suppose que l'oiseau a franchi l'Atlantique en se reposant de temps à autre sur un navire.

# EPHEMERIDES CANADIENNES



S. G. MGR JOHN FORBES, des Pères Blancs, évêque titulaire de Vaga et coadjuteur de Mgr Streicher, vicaire apostolique de l'Ouganda, et son frère Mgr GUILLAUME FORBES, évêque de Joliette.

## MARS 1922

1 — Les ministres méthodistes du district de Kingston, Ont., réunis en conférence dans cette ville, affichent leur hostilité aux revendications des catholiques pour l'obtention d'octrois mieux proportionnés en faveur des écoles séparées de la province voisine.

2 — Quelques Ursulines du couvent de Stanstead partent pour aller fonder une maison de leur ordre au vicariat apostolique de Swatow, Chine.

3 — Un incendie détruit de fond en comble l'Hôtel de Ville de Montréal.

6 — A un caucus des sénateurs, députés et candidats défaits du parti National-libéral-conservateur qui s'est tenu à Ottawa, le très honorable M. Arthur Meighen est unanimement désigné comme chef de l'opposition. On

y discute aussi la convenance de revenir à l'ancien nom du parti conservateur ou libéral-conservateur.

— Comme résultat de son voyage à Washington, à la suite duquel il vient de rentrer à Ottawa, l'honorable M. Fielding annonce qu'il n'a fait aucun arrangement en vue de la réciprocité, mais qu'il a réussi à négocier un emprunt de \$11,000,000, pour le renouvellement des obligations relatives au Nord Canadien.

7 — A l'hôpital des Sœurs de la Providence, à Lachine, décède, à l'âge de 60 ans, M. l'abbé Hermas Langevin, ancien curé de la paroisse d'Hochelaga de Montréal. Le défunt était le frère de feu Mgr Adélard Langevin, archevêque de St-Boniface.

8 — A Ottawa s'ouvre la première session du 14e Parlement du Canada. Avant la lecture du discours du Trône, l'honorable M. Rodolphe

Lemieux est unanimement choisi comme Orateur des Communes, sur proposition du premier ministre, M. King, et de M. Crerar.

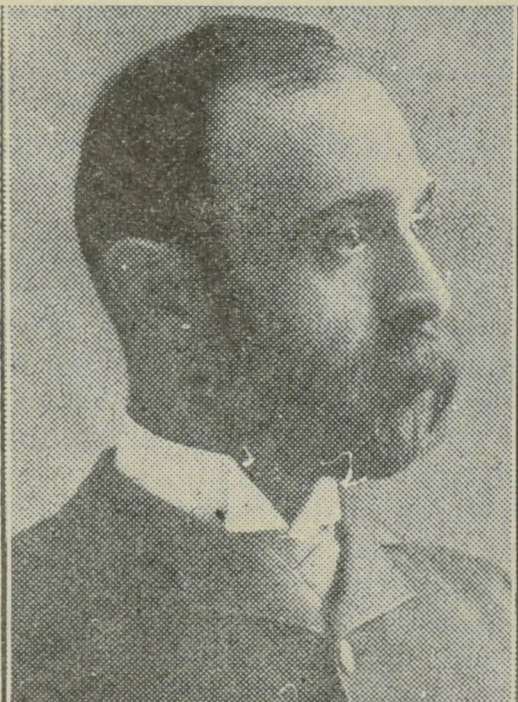
— Mgr John Forbes, des Pères Blancs, évêque titulaire de Vaga et coadjuteur de Mgr Streicher, vicaire apostolique de l'Ouganda, est de passage à Lévis chez les Sœurs de N.-D. d'Afrique. Sa Grandeur est accompagnée de son frère, Mgr Guillaume Forbes, évêque de Joliette.

10 — La Compagnie de Pulpe de Chicoutimi, dont M. Dubuc est le gérant, passe un contrat avec un syndicat anglais représenté au Canada par Sir Frédérick Becker pour la production de 1,000,000 de tonnes de pulpe mécanique et 450,000 tonnes de pulpe au sulphite. Ce contrat, qui a été signé à Montréal, couvre une période de 10 ans et représente une somme de \$60,000,000.00.

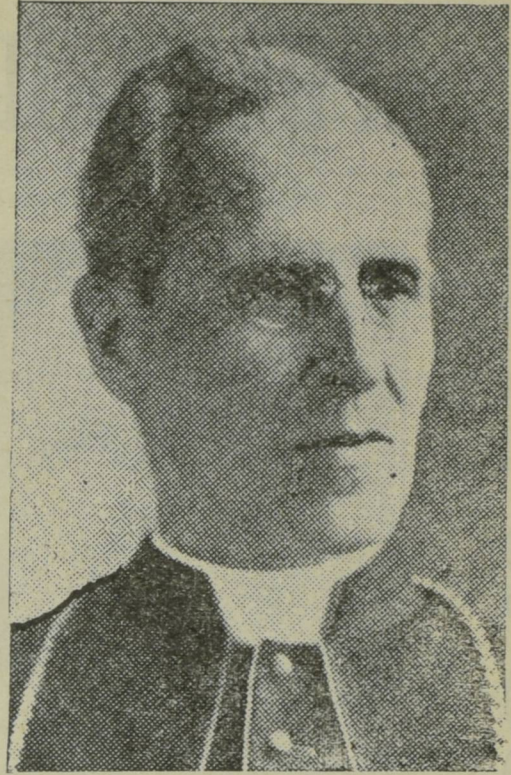
11 — Le gouvernement fédéral nomme deux nouveaux sénateurs : MM. Boyer, député de Vaudreuil-Soulangue, et Perdee, ancien député de Lambton-ouest, Ont., aux Communes du Canada.

12 — A sa résidence de la rue Desjardins, décède M. le Docteur J.-A. Couture, médecin-vétérinaire, à l'âge de 71 ans. Le défunt était une figure bien connue à Québec, où il a fondé la Société des Eleveurs du Canada. Catholique pratiquant, feu le Docteur Couture fut aussi un journaliste de renom : c'est lui qui jadis tenait la plume à *la Vérité* sous le pseudonyme de Jérôme Aubry. Il était le frère des RR. Pères Anaclet et Théotime Couture, jésuites, et Auguste Couture, O. P.

13 — Le ministre des Finances du Canada, M. Fielding, dépose les comptes publics pour l'exercice financier qui s'achève : il en ressort



Feu le Dr J.-A. COUTURE



Feu Mgr H.-O. CHALIFOUX, évêque titulaire d'Auréliopolis et auxiliaire de Sherbrooke.

que la dette nette de notre pays a grossi de \$92,010,259 au cours de la dernière année fiscale. Notre dette est maintenant de \$2,340,878,983.

14 — Le gouvernement libéral du Manitoba que dirige M. Norris est défait par un vote de 27 à 23, sur une motion de censure du député Talbot. Ce vote de non confiance nécessitera la démission prochaine du premier ministre et peut-être l'appel au peuple dans un avenir assez rapproché.

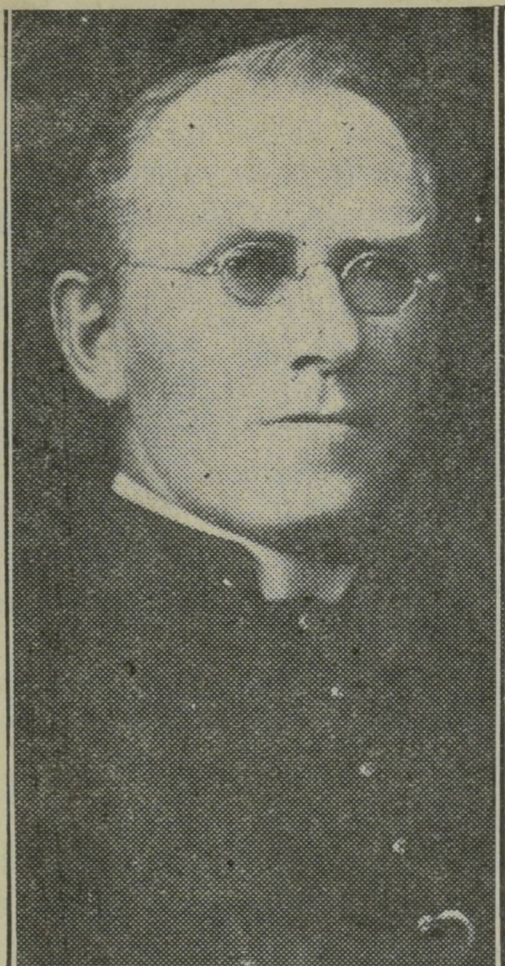
17 — Après une longue maladie décède S. G. Mgr H.-O. Chalifoux, évêque titulaire d'Auréliopolis et auxiliaire de Sherbrooke, à l'âge de 71 ans et 9 mois.

18 — On annonce de Winnipeg, que le premier ministre démissionnaire, M. Norris, a consenti à rester temporairement aux affaires, sur invitation du lieutenant-gouverneur et d'une majorité de la Législature, afin d'assurer le vote des subsides et d'autres bills d'urgence.

21 — La session provinciale de Québec est terminée aujourd'hui à midi. La cérémonie de la prorogation des Chambres est présidée par le lieutenant gouverneur, Sir Charles Fitzpatrick.

— Une délégation des Chambres de Commerce de Québec et de Montréal, du Bord of Trade et de la Shipping Federation, de cette dernière ville, se rend auprès du gouvernement fédéral pour condamner, à la suite de l'hon. M. Taschereau, le projet de canalisation maritime du Saint-Laurent, de Montréal aux Grands Lacs.





Le R. P. LEVENTOUX, eudiste, qui vient d'être nommé Vicaire Apostolique du Golfe Saint-Laurent.

— L'hon. Ministre de la Marine et des Pêcheries à Ottawa, M. Lapointe, donne avis qu'il présentera aux Communes une résolution pour se faire autoriser à avancer à la Commission du port de Québec une somme ne dépassant pas \$1,500,000, afin de permettre la poursuite des travaux nécessaires à l'établissement des terminus désirables en notre port.

— M. Rodolphe Ouimet, notaire, candidat libéral dans l'élection fédérale complémentaire de Vaudreuil-Soulangue, est déclaré élu par acclamation. Le siège de Vaudreuil-Soulangue était devenu vacant par suite de la nomination au sénat de M. Gustave Boyer, député de cette division.

24 — L'hon. Jacob Nicol, C. R., trésorier de la Province de Québec, est choisi comme l'un des directeurs de la Banque Nationale, en remplacement de M. N. Lavoie, démissionnaire.

27 — Le Canada fera bientôt circuler un train-exposition en France. Le gouvernement fédéral accordera \$50,000 pour défrayer les dépenses de l'entreprise.

28 — L'opposition conservatrice aux Communes d'Ottawa, provoque un vote de non-

confiance dans le gouvernement McKenzie-King, au sujet du boni aux Vétérans, et à la suite d'une longue discussion, assez acrimonieuse. Le résultat en a été une majorité de 120 pour le ministère, soit 162 à 42, les Progressistes votant en bloc avec le gouvernement. C'est, dit-on, la plus forte majorité obtenue, à Ottawa, sur un vote de non-confiance.

29 — Le sanctuaire national de Sainte-Anne de Beaupré n'est plus qu'un monceau de ruines, Un incendie qui a commencé dans le Monastère des Pères Rédemptoristes où des ouvriers étaient à faire certains travaux, s'est rapidement communiqué au juvénat des Rédemptoristes, à la sacristie puis à la Basilique de Ste-Anne. Les archives de Ste-Anne, les principales reliques, de même que le trésor de la sacristie, se trouvant dans la voûte, sont épargnés. On a pu sauver aussi quelques souvenirs historiques de grande valeur qui se trouvaient dans la Basilique.

— Le même jour le feu détruit l'église de Saint-Léon de Standon.

— En remportant la victoire sur le club Vancouver, dans une dernière joute, l'équipe St-Patrick de Toronto remporte le championnat du monde au hockey professionnel. Des cinq joutes qu'il a fallu jouer pour décider le championnat, les St-Patrick en ont gagné trois.

31 — On apprend à Québec que le R. Père Marie Leventoux, eudiste, missionnaire à la Côte Nord depuis quinze ans, vient d'être nommé Vicaire Apostolique du Golfe Saint-Laurent. Le R. Père Leventoux, réside à l'île d'Anticosti.

## LE TRÉSOR CACHÉ

Ces jours derniers, à Udine (Italie), un cordonnier que poursuivait son propriétaire à qui il était dû plusieurs mois de loyer, rendu furieux par l'arrivée de l'huissier qui venait le saisir, déclarait, en s'emparant d'une hache, que l'officier ministériel n'aurait pas ses meubles entiers. Le cordonnier se mit en devoir de démolir ses meubles, et, en portant ses coups à une commode ancienne, il en fit sortir une grande quantité de pièces d'or. Ces pièces, qui étaient cachées dans un tiroir secret, ignoré du cordonnier, étaient frappées à l'effigie de Louis XVI. Il s'empressa de les ramasser ; il y avait ainsi 176 pièces,

# Gauserie scientifique

## La machine humaine

LA CHAUFFERIE

**N**ous avons vu bien des choses jusqu'ici, dans cette presque passionnante comparaison de la "machine humaine" avec les diverses autres que les hommes ont inventées pour faciliter leur travail. A mesure que nous avançons, nous nous convainquons de plus en plus de sa perfection, qui la place bien au dessus de tout.

Lors de notre avant-dernière chronique, lorsque nous avons parlé de la façon dont ses diverses parties s'entretenaient ou se renouvelaient, nous avons abordé le problème de la nutrition. Nous croyons que nos lecteurs nous en voudraient de ne pas l'approfondir un peu. Au reste, les points de comparaison ne sauraient s'étendre beaucoup plus loin que ceux que nous avons déjà atteints. Nous en sommes arrivés à ce point où le jeu des forces intimes, devenu plus apparent, fait deviner la vie ; et lorsque l'on touche la vie, les machines ordinaires ne sont plus à la hauteur elles sont, pour nous servir d'un terme de course, distancées.

Mais la machine humaine n'en est que plus intéressante, et voilà pourquoi nous croyons bon de continuer à l'étudier pour son compte, en commençant aujourd'hui par la digestion, cette fonction dont nous avons dit un mot dans une précédente chronique, au sujet du renouvellement des pièces de machines.

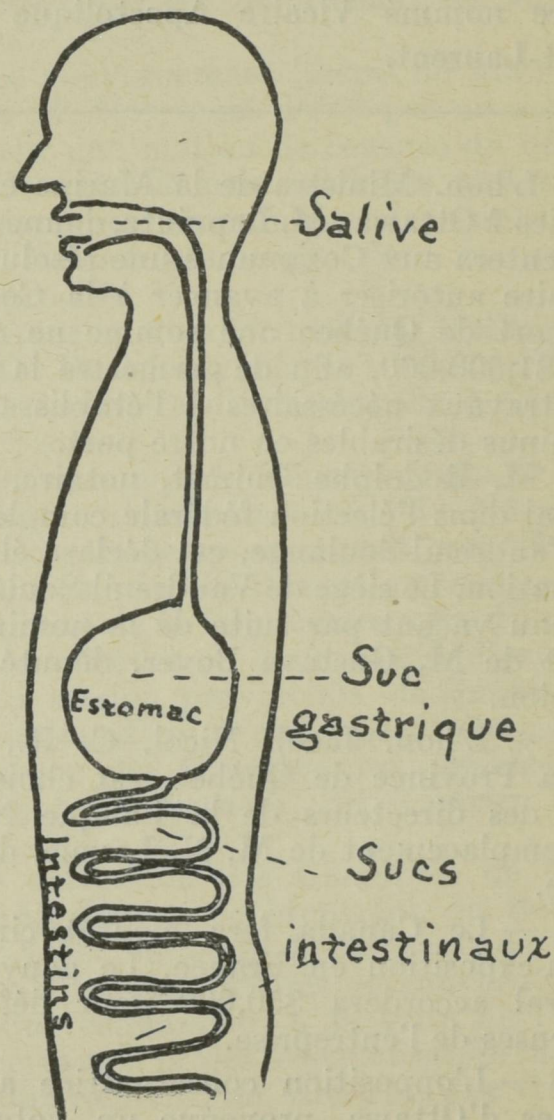
Nous avons parlé alors de l'absorption, grâce à laquelle les pièces de la machine humaine se renouvellent constamment. Mais l'absorption est précédée d'une phase importante appelée digestion, qui n'est elle-même que la suite de la fonction de manger, si appréciée de beaucoup. Car la machine humaine se soutient et se renouvelle par ce que son possesseur mange, et par ce qu'il respire.

Comment utilise-t-elle les divers aliments mis par la nature à sa portée ?

Ici, une comparaison est encore de mise. Laissons de côté la machine électrique, qui

renferme encore trop de mystères ; et prenons la machine à vapeur. Celle-là ne peut pas marcher sans chaufferie : et qu'est-ce que la chaufferie ? C'est l'endroit où un élément, le combustible, produit la chaleur nécessaire pour transformer l'eau en vapeur, et donc en pouvoir. Cet élément peut être l'électricité, le bois, et le plus souvent le charbon. Mais la machine n'absorbe que la chaleur qu'ils émettent, le reste est rejeté aux scories, elle n'utilise donc rien pour refaire ses propres parties, à mesure qu'elles s'usent.

L'aliment peut être appelé le combustible de la machine humaine ; la perfection de cette dernière fait que ce combustible ne produit pas chez elle que de la chaleur, mais contribue encore et surtout à son entretien et au renouvellement constant de ses parties usées. Ceci nous amène à décrire le mécanisme de cet entretien et de ce renouvellement, dont la partie principale est la digestion.



La machine humaine est entretenue, s'accroît et se conserve par la nutrition. Elle se nourrit, c'est-à-dire que la bouche engloutit les aliments que lui présentent les mains, et que ces aliments glissent de là dans l'estomac, puis dans l'intestin, d'où ce qui n'a pas servi est expulsé au dehors.

L'opération est cependant plus longue, et surtout, beaucoup plus compliquée que ne le laisserait deviner la courte phrase que nous venons d'écrire. Durant ce séjour d'une moyenne de vingt-quatre heures que l'aliment fait dans la machine humaine, il ne fait pas qu'accomplir un trajet compliqué ; il subit maintes transformations qui le font complètement changer de nature.

Dès l'abord, tout concourt à favoriser l'absorption à laquelle il est destiné. Les dents divisent d'abord les aliments en fines parcelles. Pourquoi ? Tout simplement pour leur permettre d'être plus facilement pénétrés par les sucs digestifs.

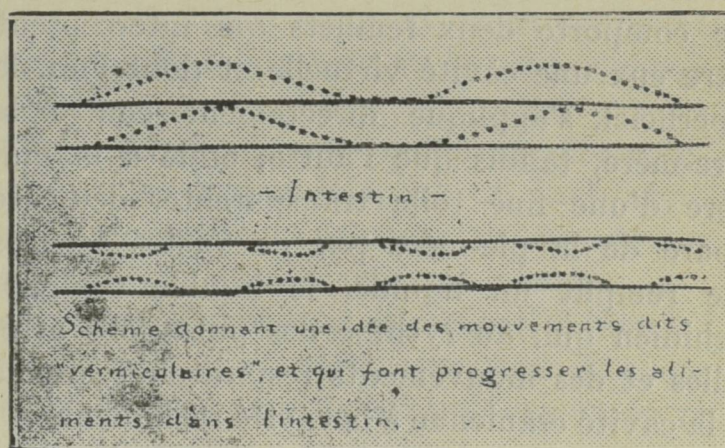
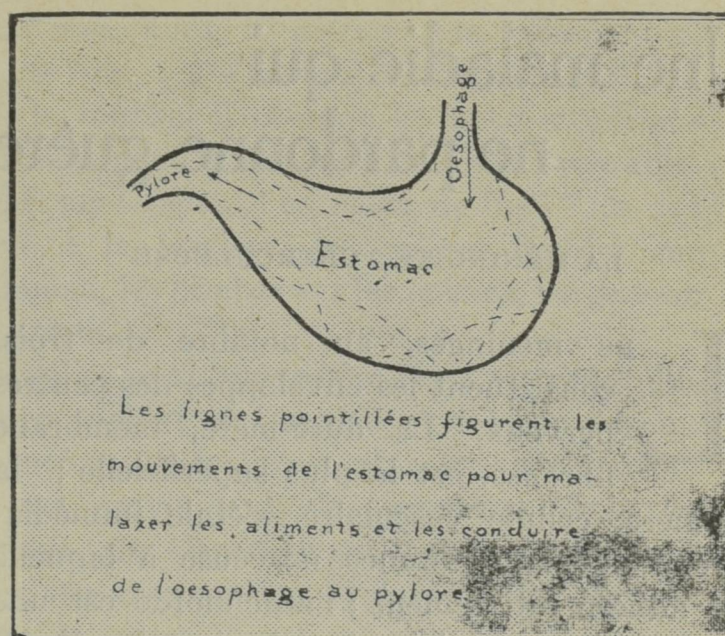
Ces derniers sont multiples et divers.

Il y a d'abord celui de la bouche, la salive, qui n'est pas comme celui de l'estomac, le suc gastrique, ni comme ceux de l'intestin.

La salive, qui comprend elle-même des liquides de divers genres, est surtout destinée à revêtir le bol alimentaire, la bouchée si l'on aime mieux, d'un liquide épais et visqueux qui facilite son glissement dans le canal qui relie la bouche à l'estomac, et qu'on appelle l'œsophage. Mais elle ne joue pas qu'un rôle physique, les liquides dont elle imprègne le bol alimentaire commencent une modification intime, l'action chimique, qui facilite l'action des sucs de l'estomac.

Les aliments séjournent plus longtemps dans l'estomac, quelques heures pour certains d'entre eux qui sont plus longs à y subir l'imprégnation voulue. L'estomac, par ses mouvements propres, les tourne et les retourne sur eux-mêmes, les presse et les comprime, de façon à présenter successivement chaque point de leur surface à l'action des sucs digestifs.

A mesure que cette imprégnation est complétée, l'estomac laisse échapper en petite quantité à la fois, par l'orifice appelée le pylore, le bol alimentaire dans l'intestin. Là ce bol a à parcourir une longueur moyenne de vingt-cinq pieds, avant de se déverser dans le gros intestin, beaucoup plus ample, mais beaucoup plus court.



Durant ce trajet, il est pénétré par d'autres sucs qui en modifient encore la substance chimique ; il y a les sucs du foie, [la bile], le suc pancréatique, et les sucs sécrétés par la muqueuse même de l'intestin ; lorsque le bol alimentaire a subi chacune de ces influences, tout ce qu'il contient de revivifiant pour l'organisme est prêt à être absorbé, c'est-à-dire à passer dans le sang.

Nous verrons dans notre prochaine causerie comment il y passe.

LE VIEUX DOCTEUR

## LE PANTALON DES PHILIPPINES

On sait que le climat des Philippines est très chaud et que le vêtement y est sommaire, au moins chez les indigènes. Une loi a été introduite au Sénat des îles Philippines demandant que le port du pantalon soit obligatoire pour tous les hommes, en public. Les contrevenants seront punis de cinq ans d'emprisonnement. Si la loi passe, il faudra envoyer aux îles Philippines un million de pantalons, car les commerçants locaux en sont totalement démunis.

# Une maladie qui ne pardonne guère

LA MÉNINGITE TUBERCULEUSE

**L**ES méninges, au nombre de trois, constituent les enveloppes des centres nerveux. La dure-mère, membrane fibreuse, est la plus superficielle ; la pie-mère, cellule vasculaire, s'étale immédiatement sur la substance nerveuse à laquelle elle adhère intimement ; l'arachnoïde est une séreuse : intermédiaire à celle-ci et à celle-là, elle comporte deux feuillets qui interceptent entre eux une cavité virtuelle et dont l'un, le superficiel, s'applique directement contre la dure-mère, tandis que l'autre, étalé à la manière d'une fine toile transparente, demeure séparé de la pie-mère par de vastes espaces que remplit un liquide, le liquide céphalo-rachidien qui, au rythme des pulsations artérielles et des mouvements respiratoires, oscille de la cavité crânienne à la cavité rachidienne.

Les trois méninges peuvent être le siège d'inflammations, mais ce sont les méninges molles et surtout la pie-mère et le feuillet profond de l'arachnoïde qui sont habituellement atteintes. La continuité des enveloppes et les perpétuelles oscillations du liquide céphalo-rachidien expliquent suffisamment pourquoi les infections des méninges cérébrales se propagent si aisément aux méninges rachidiennes et vice-versa.

Bien des germes peuvent se rencontrer à l'origine de ces infections et les méningites que chacun d'eux engendrent se distinguent sinon par des symptômes spéciaux, du moins, par une évolution particulière dont l'aboutissement ne comporte pas la même gravité.

Il y a la méningite cérébro-spinale épidémique due au méningocoque ; il y a la méningite à pneumocoque, la méningite à bacilles d'Eberth, à bacilles de Pfeiffer, à coli bacilles, à streptocoques, la méningite ourlienne, il y a la méningite à bacilles de Koch, la méningite tuberculeuse, et de toutes elle est la plus redoutable, la plus grave, la plus fatalement mortelle et la plus commune.

Il est difficile d'admettre que le bacille

tuberculeux pénètre directement dans une cavité aussi hermétiquement close que la boîte crânienne ; il faut, pour y atteindre, qu'il ait pris pied déjà à quelque point plus ou moins éloigné de l'organisme. Le plus souvent, en effet, la méningite tuberculeuse est évidemment secondaire à une affection tuberculeuse pulmonaire, intestinale, osseuse, ganglionnaire, et quand le foyer primitif n'apparaît pas immédiatement, il est logique d'affirmer qu'il n'en existe pas moins et s'est généralement dans le poumon qu'on le trouve, à l'autopsie, sous forme d'un noyau insignifiant en apparence, gros parfois comme un grain de chénevis, mais qui n'en a pas moins été le point de départ de l'irréparable désastre.

C'est probablement par la voie sanguine que se fait l'apport du terrible bacille aux méninges. Si l'organe atteint est voisin des centres nerveux, le danger de contagion est d'autant plus redoutable. Ce peut être le crâne lui-même ou bien une vertèbre, ce peut être l'œil, la gorge, le nez ou l'oreille.

Un coup sur la tête, une maladie intercurrente, rougeole, broncho-pneumonie, coqueluche, une intervention chirurgicale pour tuberculose osseuse, articulaire ou ganglionnaire et dans certains cas, semble-t-il, le simple curetage de végétations adénoïdes, en réveillant pour ainsi dire le bacille endormi, peuvent être l'occasion de ces métastases rapidement et presque fatalement mortelles.

Soulignons encore dans la genèse de cette affection le rôle important de l'hérédité, non seulement de l'hérédité tuberculeuse, mais de l'hérédité alcoolique et disons hautement à ces mères, beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croit, qui ont bu avant de concevoir, bu encore tandis qu'elles portaient dans leur sein le fruit de leur conception, bu toujours pendant qu'elles le nourrissaient d'un lait empoisonné, que si elles pleurent demain, le front appuyé sur la couche où agonise lentement leur enfant, ce sera sans doute leur faute.

Notons enfin que l'enfant constitue le terrain de prédilection pour la méningite tuberculeuse qui, loin d'être rare chez les nourrissons moissonne surtout sa triste moisson de deux à sept ans pendant les mois d'hiver et au réveil du printemps.

RIEN DE PLUS LAMENTABLE... DE PLUS DOULOUREUX...

Rien de plus lamentable, rien de plus douloureux que l'évolution de cette implacable maladie, rien de plus variable aussi. Elle dure environ trois semaines précédées, à quelques jours, et même à deux et trois mois, de signes avant-coureurs parfois très apparents, quelquefois si discrets qu'on n'en comprend le sens qu'après coup.

Pâleur et amaigrissement ; petits yeux rieurs qui se cernent et perdent leur éclat ; grosses joues qui " coulent " : caprices de l'appétit ; troubles digestifs, désordre du sommeil ; apathie ou irascibilité ; dégoût de l'étude et du jeu ; sentimentalité désordonnée... tels sont choisis parmi les plus apparents et les plus faciles à observer, quelques-uns de ces signes funestes.

La fièvre, une fièvre modérée qui n'atteint généralement par 103°, marque le début de la maladie en même temps que s'accusent les trois symptômes caractéristiques auxquels on a donné le nom pittoresque de trépied méningitique : céphalalgie, vomissements et constipation opiniâtre.

La céphalalgie, diffuse, intense, paroxystique, exagérée par le bruit et par la lumière, arrache des plaintes et des cris aux grands enfants et les petits l'accusent en passant d'un geste douloureux, automatique, leur menotte sur le front, l'occiput, les yeux.

Les vomissements ont ceci de caractéristique qu'ils s'effectuent sans efforts, sans nausées, par une sorte de régurgitation, comme si le malade rejetait un liquide contenu dans sa bouche.

La constipation est opiniâtre. Elle résiste aux purgatifs les plus énergiques et s'accompagne habituellement d'une déformation du ventre dont la paroi s'affaisse, s'enfonce, constituant ce qu'on a appelé très expressivement le ventre en bateau.

La constipation si elle cède, ne disparaîtra guère que dans les derniers temps ; la céphalalgie, au contraire, et les vomissements, cessent au bout de quelques jours et cèdent la place à d'autres symptômes qui traduisent l'excitation et la souffrance de l'encéphale.

Le petit malade tombe dans un état de

somnolence dont il n'aime pas, semble-t-il, qu'on le tire. Il s'irrite si on l'approche, il crie si on le touche, il cherche le repos et adopte instinctivement la position la plus favorable, couché sur le côté, " en chien de fusil ", le dos tourné à la lumière, les cuisses fléchies sur l'abdomen, les jambes sur les cuisses, les genoux au menton.

Le délire peut apparaître doux et tranquille, ou bien violent et impulsif ; des convulsions quelquefois généralisées, plus souvent partielles, qui provoquent des secousses dans les membres, un clignotement incessant des paupières, des grincements de dents ; des contractures qui immobilisent un membre, raidissent le tronc ou la nuque au point qu'en saisissant le petit malade à la nuque on le peut soulever tout d'une pièce.

Parfois, rarement, quoi qu'on en dise communément, de loin en loin, un cri bref, aigu, plaintif, monotone, s'échappe de ses lèvres comme un cri de douleur pendant la nuit.

Cependant, il s'affaiblit et maigrit, il "fond" véritablement... et voici que tout à coup, alors que déjà on avait laissé tout espoir, on se reprend à espérer. Les phénomènes d'excitation se taisent ou du moins ils sont comme entrecoupés de phases de repos pendant lesquels l'état du malade semble s'améliorer. Instants trompeurs ! La respiration devient inégale, le pouls irrégulier ; des paralysies diverses se manifestent, la somnolence augmente, la torpeur, le coma... puis bientôt, c'est le rôle final, les sueurs de cette triste agonie, l'asphyxie.

Il n'est point de maladie contre laquelle les médecins soient plus désarmés, aussi je ne dirai rien des innombrables traitements qu'on a imaginés et qui tous ont échoué. On peut du moins soulager un peu le malade en le maintenant couché dans une demi-obscurité et en proscrivant tout bruit inutile de sa chambre d'agonie. Des compresses froides ou une vessie de glace sur le crâne calmeront au début la violence de son mal de tête. Des bains chauds, les bromures, le chloral atténueront l'excitation qui le transporte. Les ponctions lombaires enfin seront encore en certains cas d'utile ressource.

G. B.

# Science Ménagère

## Qualités morales de la maîtresse de maison

Une excellente maîtresse de maison est nécessairement douée de riches qualités morales qui sont comme les phares de son existence domestique, entre autres qualités, elle possède :

1° La simplicité. 2° La clairvoyance et l'indulgence. 3° La fermeté. 4° l'instruction... à un certain degré au moins. 5° L'ingéniosité et la gaieté.

La bonne ménagère est simple dans l'ameublement de sa maison, comprenant bien que le bonheur n'est pas incompatible avec la médiocrité des ressources. Elle n'éprouve pas de honte après le mariage, à utiliser les vieux meubles qui doivent lui rappeler mille souvenirs chers, ayant été les témoins de sa vie intime. Au besoin elle s'ingéniera à donner à tous ces meubles anciens et fanés une note de gaieté et de fraîcheur par quelques petits ouvrages qui les orneront, par une nouvelle couche de vernis ou une légère réparation.

Elle sera simple encore dans la toilette n'oubliant pas que la simplicité n'exclut point le bon goût et ne permet pas le laisser-aller qui souvent le lendemain du mariage transforme la coquette fiancée en une femme à l'allure négligée. La mode d'aujourd'hui avec son dévergondage, enlève à la femme qui veut atteindre à toutes ces lois cette belle simplicité qui pourtant la pare si bien. Aussi la maîtresse de maison d'exemple ne se permet pas dans son costume ou dans celui de ces enfants, des excentricités qui la ridiculisent et l'amoindrissent. Elle reste, de son siècle par le vêtement : c'est nécessaire, mais elle a assez de bon goût et de bon sens pour accepter des modes que ce qui est simple et honnête. Elle a le talent d'utiliser le vieux linge, de transformer un vêtement démodé, de rafraîchir un chapeau, de coudre elle-même la lingerie de sa famille.

Simple elle l'est encore dans ses occupations domestiques, se pliant au besoin, à ces travaux

humbles et monotones, plutôt terre à terre qu'ils sont comme les pierres d'appui de l'édifice du bonheur familial ; car elle comprend que ce n'est pas la grandeur ou la petitesse de l'oeuvre accomplie qui en fait la noblesse mais bien l'esprit dans lequel on l'accomplit.

La simplicité de la maîtresse de maison s'étend encore à ses relations, elle se retrace dans ses rapports avec tous ceux qui ont affaire à elle, avec ses amis elle est toujours elle-même ; elle essaye ni de leur en imposer, ni de les éblouir par un faste emprunté. Avec les serviteurs, les pauvres elle s'adresse à eux charitablement sans leur faire sentir orgueilleusement sa supériorité, évitant de leur faire remarquer la forte marge qui sépare leur rang social. Une âme, bonne et simple de la sorte, peut faire beaucoup de bien dans un milieu ulcéré et douloureux. Il est des témoignages d'intérêt qui encouragent et relèvent si bien ceux qui en sont l'objet, qu'ils les mettent au-dessus des défaillances de la vie. Avec les vieillards, les personnes plus âgées qu'elle, elle se montre toujours déférente et respectueuse.

La femme simple, dans le vrai sens et dans tous les sens du mot est un trésor pour sa famille, elle en est un pour la société : on l'aborde sans crainte, on la sait sans arrière-pensée, on la devine bonne et sympathique toujours. Au foyer elle est l'épouse chérie, la mère tendrement aimée, au dehors la femme qu'on recherche pour sa franchise et son naturel car elle mérite qu'on la désire pour amie.

Deuxième qualité morale d'une bonne maîtresse de maison : la clairvoyance alliée à l'indulgence. La clairvoyance qui devine les désirs d'être chers, les dangers qu'ils peuvent courir dans telles circonstances, si telle permission leur est accordée, la clairvoyance qui enseigne comment agir et comment parler pour ménager certaines susceptibilités, pour ne pas froisser une amie, pour ne pas décourager un débutant. Tout cela c'est la sage clairvoyance doublée de

tact, cette riche qualité si appréciée mais si rare.

La bonté est le principe du tact. Les conseils à donner pour acquérir cette qualité sont peu nombreux, car elle est innée chez ceux qui la possèdent. Cependant on peut dire qu'apprendre à garder sa langue c'est apprendre à avoir du tact. Le proverbe est toujours vrai. "On se repent toujours d'avoir trop parlé jamais de s'être tu". D'ailleurs, tout ce qui n'est pas nécessaire à dire est généralement nuisible. On accuse souvent la femme d'être bavarde, ce n'est pas qu'elle parle plus que l'homme, mais elle parle davantage de choses futiles et elle est plus caustique.

On a nommé plus haut l'indulgence. L'indulgence, cette qualité du coeur qui fait toujours trouver une raison pour excuser le prochain coupable, qui est la compréhension de faiblesses humaines et de l'empire du mal. L'indulgence gagne les coeurs et rend meilleures les âmes aigries et malades.

Nous parlerons des autres qualités mentionnées, dans un article prochain.

MARIE ROLLET

## Alimentation de l'enfance

(Suite)

**SOUPE AUX POMMES DE TERRE** — *Détail* : 2-3 tasse de lait, 1-4 tasse de purée de pommes de terre,  $\frac{1}{2}$  c. à tb. de beurre,  $\frac{1}{2}$  c. à table. de farine, 1-4 c. à thé de sel. — Faire cuire une pomme de terre moyenne, la passer au presse-purée, faire chauffer le lait, l'ajouter à la purée de pommes de terre. Fondre la beurre dans une petite casserole, ajouter la farine, les assaisonnements. Bien mélanger et verser sur la première préparation, faire bouillir sur un feu doux 3 minutes ; passer à la passoire fine et servir.

POMMES DE TERRE DUCHESSE

*Détail*.—2 petites pommes de terre, 1 c. à tb. de beurre, 1 ou 2 c. à tb. de lait chaud, 1 jaune d'oeuf. — Laver et peler les pommes de terre,

les cuire à l'eau bouillante salée, les passer au presse-purée, ajouter le beurre, le lait, le sel, réchauffer en agitant constamment sur un feu doux, retirer du feu, ajouter l'oeuf légèrement battu, battre de nouveau. Servir chaud.

CHOU FLEUR EN SAUCE

*Détail*.—3 ou 4 bouquets de chou-fleur, 1 c. à tb. de vinaigre,  $\frac{1}{2}$  c. à table de beurre, 2-3 c. à tb. de farine, 1-3 tasse de liquide eau de cuisson et lait, sel. — Enlever les feuilles du chou-fleur, le faire tremper dans de l'eau fraîche, à laquelle on aura ajouté 1 c. à tb. de vinaigre, 20 minutes. Le cuire à l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'il soit tendre, l'égoutter et réserver  $\frac{1}{4}$  tasse de l'eau de cuisson; le tenir au chaud. Faire une sauce blanche avec  $\frac{1}{2}$  c. à tb. de beurre, la farine, 1-3 tasse de liquide eau et lait, sel. Fondre le beurre, ajouter la farine, bien mélanger, verser graduellement le liquide chaud, cuire 5 à 8 minutes. Mettre le chou-fleur dans un plat, verser la sauce dessus et servir.

CAROTTES SAUCE POULETTE

*Détail*.—1 petite carotte, 1 c. à tb. de beurre,  $\frac{1}{2}$  c. à tb. de sucre, 1 c. à tb. de beurre, 1 c. à tb. de farine,  $\frac{1}{2}$  tasse de liquide, 1 jaune d'oeuf. Brosser, peler 1 petite carotte, la couper en filet la cuire à l'eau bouillante salée, dans laquelle on aura ajouté 1 c. à tb. de beurre,  $\frac{1}{2}$  c. à thé de sucre. Retirer les carottes, réserver l'eau de cuisson et faire la sauce. Mettre dans une petite casserole 1 c. à tb. de beurre, 1 c. à tb. de farine, faire fondre et mélanger le tout, ajouter graduellement  $\frac{1}{2}$  tasse de liquide chaud, eau de cuisson, et crème; cuire 5 minutes, assaisonner, retirer du feu, ajouter 1 jaune d'oeuf et servir sur les carottes.

OEUFS BROUILLÉS DIETETIQUES

*Détail*.—2 c. à tb. eau bouillante, 1 oeuf, 1 c. à thé beurre frais, sel. — Verser l'eau dans une petite poêle, la chauffer jusqu'à ce qu'elle bout, ajouter l'oeuf légèrement battu avec le sel, remuer jusqu'à ce que l'oeuf soit pris; servir aussitôt sur une assiette chaude avec le beurre frais dessus.

OEUFS BROUILLÉS AU LAIT

*Détail.*—1 oeuf, 1-3 tasse lait chauffé, 1/2 c. à thé de beurre, sel. — Battre légèrement l'oeuf ajouter le lait chaud, le sel. Verser cette préparation dans une tasse de porcelaine beurrée, faire cuire au bain-marie jusqu'à consistance crémeuse. Ajouter le beurre et servir.

OEUFS BROUILLÉS

*Détail.*—1 oeuf, 1/2 c. à thé de beurre, 1 c. à tb. de lait, sel. — Casser l'oeuf dans un petit bol, le battre légèrement, ajouter le lait et le sel. Chauffer la petite poêle à omelette, y mettre le beurre, le faire fondre, y verser la préparation, la cuire jusqu'à ce qu'elle ait la consistance crémeuse, en remuant constamment à l'aide d'une fourchette.

OMELETTE AUX POMMES DE TERRE

*Détail.*—1 petite pomme de terre, 1 c. à tb. de farine, 1 oeuf, 2 c. à tb. de lait ou d'eau, sel, 2 c. à tb. de saindoux. — Cuire la pomme de terre, la passer au tamis, ajouter l'oeuf, la farine le lait, le sel. Faire chauffer le saindoux dans une petite poêle en fer, lorsqu'il est bouillant y verser l'omelette, laisser cuire lentement; lorsqu'elle est bien dorée la mettre sur un plat chaud et servir.

PUDING AU TAPIOCA

*Détail.*—1 1-3 tasse de liquide eau et lait, 1/4 tasse tapioca en perles, 1 jaune d'oeuf, 1 blanc d'oeuf, 1 tasse de sucre, 1-3 c. à tb. de beurre, 1 c. à tb. de sucre en poudre. — Faire tremper dans l'eau froide le tapioca, 1 hre avant de l'employer, l'égoutter, le faire cuire avec le lait au bain-marie jusqu'à ce que les grains soient transparents, 30 min. environ; retirer, ajouter le jaune d'oeuf battu, le sucre, le beurre et verser cette préparation dans un plat à gratin beurré, cuire 30 minutes à four modéré. Battre le blanc en neige, ajouter le sucre en poudre. Retirer le puding, disposer cette meringue sur le dessus, dorer au four quelques instants. Servir avec de la crème fraîche.

(à suivre)

L'AGE EXTREME DES ANIMAUX

Voici l'âge extrême auquel peuvent parvenir les animaux les plus connus de la création : un bœuf préservé de l'abattoir aurait beaucoup de peine à atteindre la trentième année ; un cheval de 28 ans n'est plus qu'un vieillard capable tout au plus de traîner une voiture d'enfant ; après 20 ans de patience et de coups de trique, un âne a fini de braire. A 15 ans, un porc est gâteux. A ce même âge, la brebis tombe en enfance, et la chèvre accomplit sa dernière cabriole. A 10 ans, un lapin meurt de vieillesse. C'est aussi à 10 ans que la poule s'éteint, de même le dindon ; 16 ans sont les dernières limites de la vie d'un chat. Les oies ne dépassent pas 30 ans. Le moineau et le chardonneret chantent encore à 25 ans. L'autruche atteint sa vingtième année, le corbeau vit 100 ans et le perroquet peut aller pendant un siècle et demi. L'éléphant arrive parfois à l'âge de 200 ans. Alors il s'isole, se recueille et s'écroule comme un mur : il est mort. Comme vieillesse, c'est la tortue géante de l'Himalaya qui dame le pion à tous les animaux. Des naturalistes affirment que, dans des circonstances favorables, elle pourrait vivre un millier d'années. La moyenne de son existence est de trois siècles.

LA POPULATION JUIVE DU CANADA

D'après un recensement publié par l'annuaire de l'Agence de publicité McKim, il y avait au Canada en 1921 une population globale de 75,681 juifs repartis comme suit dans les diverses provinces.

Alberta . . . . .	1,436
Colombie Anglaise . . . . .	1,265
Manitoba . . . . .	10,741
Nouveau-Brunswick . . . . .	1,021
Nouvelle-Écosse . . . . .	1,360
Ontario . . . . .	27,015
Ile du Prince Édouard . . . . .	33
Québec . . . . .	30,648
Saskatchewan . . . . .	2,066
Yukon . . . . .	41
<hr/>	
Total . . . . .	75,681





LE PRINTEMPS. (Composition et dessin d'Edward.)

# Coin de l'Ouvrier

## L'apprentissage

### CAUSES DE SA DISPARITION

L'apprentissage, tout le monde en parle, tout le monde en veut et cependant, toujours il diminue. Pourquoi ?

Tout simplement, parce que tout le monde s'est un peu donné la main pour le faire disparaître, et qu'on ne fait pas revivre en quelques jours une chose qui a pris des années à mourir. Tout simplement encore parce qu'on ne prend pas les moyens de le faire revivre. Les patrons, les ouvriers, tous déplorent ce fait, mais on dirait que personne ne se sent capable de faire les sacrifices nécessaires pour remédier au mal.

Ce n'est pas facile non plus de revenir sur ses pas.

\* \* \*

L'industrie a tellement été modifiée au cours de la dernière période, qu'il est devenu extrêmement difficile, en pratique, de trouver une place à l'apprenti.

La petite industrie qui fournissait le terrain bien trouvé à l'apprentissage, permettait aux parents de confier sans trop de craintes leurs enfants pour qu'on en fasse des ouvriers demeurant ce que l'éducation de famille les avait faits, la petite industrie est pratiquement disparue englobée, étouffée par la grande.

La grande industrie outillée pour la multiplication du rendement a fait la division du travail et, les rares apprentis qu'elle accepte ne peuvent pas souvent apprendre un métier tout entier. Il leur faut presque toujours n'apprendre et ne savoir qu'une partie du métier, cela multipliant les parties d'ouvriers, mais faisant disparaître graduellement l'ouvrier complet.

La grande industrie ne crée donc pas de compétences. Elle a habitué la clientèle à se contenter d'un travail fait à moitié, et ce travail

n'exigeant que des mains ordinaires, elle engage de préférence ces mains-là.

\* \* \*

De plus, les patrons qui comprennent certainement la nécessité de l'apprentissage, aiment bien à prendre des apprentis dans leurs établissements; mais ils se trouvent vite en face d'une difficulté qui les fait presque toujours reculer. Pour montrer un métier il faut dépenser du temps et il faut que l'instructeur soit choisi parmi les ouvriers sur lesquels on compte pour le rendement. Or, on constate vite qu'il n'est pas payant de montrer le métier, parce que nécessairement le rendement en souffre et, sans qu'on le veuille trop, l'apprenti est graduellement abandonné à lui-même. Ce voyant, il se décourage et abandonne la partie, ou reste à l'atelier pour ne faire qu'un ouvrier médiocre.

\* \* \*

La guerre, avec ses conséquences sur l'industrie et les appétits qu'elle a provoqués, a donné le dernier coup à l'apprentissage. Presque partout, les industries de paix ont été transformées en industrie de guerre, et comme il fallait faire vite et que les profits étaient assurés, on a vidé les campagnes et encombré les métiers de mains inhabiles, mais capables tout de même — avec la division accentuée du travail — de produire ce dont on avait besoin.

Il est arrivé que les moins compétents gagnaient plus que les hommes de métier et qu'ainsi, les jeunes n'ont pas été encouragés à se mettre en apprentissage. La vie coûtait extrêmement cher et on ne se sentait pas le courage de donner son temps pendant que l'on pouvait gagner le salaire d'un homme.

Il est arrivé ce qui devait nécessairement se produire: il n'y a plus d'apprentis. Si on ne fait pas une réaction considérable, avant longtemps les ouvriers manqueront.

Cependant, la nécessité étant la mère de l'initiative, on a fondé des cours techniques où les jeunes peuvent, dans l'espace de quelques années, devenir des compétences certaines. On a oublié de voir à l'utilisation de ces compétences et si on ne répare pas bientôt cette omission, ces cours n'auront plus d'élèves, parce qu'en pratique ils aboutiront, dans la majeure partie des cas, à créer le chômage des compétences.

Sous prétexte d'économiser sur les salaires il y a bien trop de patrons qui choisissent des ouvriers moins qualifiés et laissent à la porte les compétences de nos écoles techniques. On ne peut porter un plus rude coup à l'apprentissage et aux écoles elles-mêmes.

On aura beau multiplier les écoles, si on ne fait pas disparaître cette anomalie qui veut que les compétences chôment, pendant que les moins qualifiés trouvent de l'emploi, jamais on ne fera revivre l'apprentissage.

\* \* \*

Il faut que tous les intéressés se donnent la main. La clientèle qui se croit toujours condamnée à être la grande rasée, doit se réveiller et exiger qu'on lui vende quelque chose de bien fait, les patrons, pour leur part doivent donner la préférence aux compétences. Alors, les ouvriers sentiront qu'il fait bon de se perfectionner, les parents sauront qu'ils ne consentent pas des sacrifices inutiles lorsqu'ils confient leurs enfants à des écoles d'apprentissage et, avant longtemps, nous verrons augmenter le nombre des apprentis,

Pour que l'apprentissage renaisse, il faut qu'il vaille la peine de faire des compétences, il faut que la situation actuelle qui est une véritable barrière aux initiatives disparaisse.

Nous devons admettre le réveil qui s'est produit et croire que le bon vent a commencé à souffler dans les voiles. Avec le concours de tous les intéressés le métier renaîtra.

#### COMMENT LE RÉTABLIR

L'apprentissage est une affaire qui touche à trop de monde pour qu'il soit permis de s'en désintéresser. Il ne suffit pas de dire: le mal existe; ce qui est plus important c'est de lui trouver des remèdes.

Comme ceux qui ont contribué à sa disparition sont nombreux et se recrutent un peu dans

toutes les classes ils doivent être nombreux aussi ceux qui travailleront à son rétablissement.

Autrement le procédé serait long et les résultats douteux.

\* \* \*

Il y a deux manières certaines de rétablir l'apprentissage. Supposons — et nous croyons que c'est le cas, les écoles techniques en sont la preuve — que le gouvernement veuille y contribuer sa part. A lui seul probablement il pourrait réussir.

Il compléterait la législation ouvrière actuelle de manière à obliger l'employeur à n'engager que des ouvriers qui ont des diplômes. Naturellement cela ne peut apporter des résultats complets du jour au lendemain; mais on verra bientôt que pour trouver de l'emploi, il faut être porteur d'un diplôme qui dira les qualifications du candidat et déterminera en quelque sorte sa rémunération. Le diplôme devenant obligatoire, l'apprentissage le devient du fait.

Cette précaution décidée, on peut construire des écoles techniques et multiplier les cours; car les élèves viendront nécessairement.

\* \* \*

Une autre manière, peut-être moins certaine dans tous les cas, mais arrivant théoriquement aux mêmes résultats, nous est offerte hors de l'action du gouvernement. Elle repose sur la reconnaissance de l'association. Les patrons et les ouvriers d'un même métier s'entendent donc pour établir volontairement le même statut. Les ouvriers s'engagent à ne fournir que des compétences, et les patrons de leur côté promettent qu'ils n'engageront que des ouvriers qualifiés.

C'est très bien, nous dira-t-on, mais comment vous prendrez-vous pour déterminer ces compétences? Le système est tout trouvé et fonctionne avec satisfaction. On y peut parvenir de deux manières.

D'abord les ouvriers et les patrons peuvent constituer un comité conjoint formé de représentants choisis par les uns et les autres. Ce comité rendra des décisions qui seront acceptées par les intéressés.

On peut aussi former deux comités, l'un d'ouvriers, l'autre de patrons étudiant séparément les cas soumis, et, lorsque les décisions

de ces comités sont différentes au point qu'elles ne peuvent se marier en un jugement unique et final, les deux rapports, des patrons et des ouvriers, sont soumis à un tribunal d'arbitrage dont le jugement est définitif.

\* \* \*

Il pourrait peut-être exister d'autres moyens de rétablir l'apprentissage; mais ils ne seront efficaces qu'en autant qu'ils assureront du travail aux compétences. Le marchandage en la matière est tout ce qu'il faut pour empirer une situation alarmante depuis longtemps déjà.

THOMAS POULIN

(*Le Travailleur.*)

## Le juste prix

Est-il permis à un commerçant de vendre ses marchandises aussi cher qu'il peut trouvera ?

Est-il permis à un cultivateur de demander pour son foin ou ses légumes de plus haut prix qu'il peut obtenir ?

Est-il permis à un propriétaire d'exiger pour ses logements le plus fort loyer que les locataires peuvent donner ?

Voilà des questions que les intéressés ne se posent pas souvent.

On semble croire, en effet, qu'il n'y a pas de limites au profit légitimes et qu'il est permis de saisir sa chance chaque fois qu'elle se présente.

En Europe, dans nos temps de vie chère, on s'est posé ces questions. Des revues catholiques les ont discutées avec soin, et tout récemment encore en France, la Semaine sociale de Toulouse fut en partie consacrée à l'étude de ce sujet.

Tous reconnaissent qu'il y a pour chaque chose qui se vend ou se loue, un prix convenable, un juste prix, un prix que le vendeur a le droit d'exiger et que l'acheteur a le devoir de payer; mais tous déclarent aussi qu'il y a des limites qu'il n'est pas permis de dépasser, qu'il y a un prix maximum et un prix minimum, qu'il y a des profits et des rétributions suffisantes.

Comment fixer ces limites ? Qui les indiquera ?

Les auteurs de théologie morale disent qu'il faut s'en rapporter à l'estimation commune,

c'est-à-dire au jugement des honnêtes gens qui se laissent guider par les règles du bon sens et de l'équité. Ainsi, il y a des prix que tous les honnêtes gens jugent excessifs et d'autres qu'ils trouvent ridicules, beaucoup trop bas.

Par exemple, dans un temps de misère générale, il est excessif d'exiger pour certains objets des prix qui n'ont aucune proportion avec leur utilité ou avec le travail qu'ils ont coûté. L'année dernière, il était excessif d'exiger quinze et vingt piastres pour des chaussures assez communes. De même, les propriétaires de maisons de rapport qui, nous écrit-on, obtiennent un revenu annuel de vingt pour cent et davantage sur le capital engagé dans leurs propriétés, font un bénéfice excessif et spéculent sur le malaise public.

D'autre part, qui dira que certaines ouvrières à domicile sont suffisamment payées pour leur travail ? Qui dira que des cultivateurs reçoivent toujours, dans la vente de leurs produits, une rémunération suffisante pour leur travail et le capital engagé dans leur ferme ? Personne ne soutiendra que quelques sous paient suffisamment des douzaine de tomates ou d'autres légumes, pour lesquels les maraîchers embarrassés ont quelque fois peine à trouver acquéreur. Dans les années de bonne récolte, tout se donne, dit-on joyeusement dans les villes. C'est si vrai que les cultivateurs n'ambitionnent pas les récoltes trop abondantes, parce qu'alors ils travaillent presque pour rien.

Un d'entre eux avouait un jour qu'il avait pris le parti de laisser pourrir ses tomates dans son jardin; elles se vendaient si bon marché que ça ne valait pas la peine de les porter en ville. L'année dernière, dans l'Ontario, plusieurs propriétaires de vergers refusèrent de vendre leurs pommes au prix qu'on leur offrait. Ils les donnèrent aux animaux ou les laissèrent sur le champ.

Des commerçants débarrassent parfois les agriculteurs de leurs produits à des prix dérisoires. Ils revendent ensuite ces denrées cinq fois, dix fois, plus cher. Dans ce cas, ce n'est pas le producteur qui est récompensé de son travail, ce n'est pas le consommateur qui bénéficie de l'abondance, ce sont les intermédiaires. Est-ce juste ?

Tout homme honnête sent qu'il y a là quelque chose d'anormal; et cependant, dans la pratique, les profiteurs ne semblent pas soup-

çonner qu'il y ait obligation de conscience à limiter ses profits, à donner à chacun son dû, à prendre en considération la misère publique. Nous en sommes encore, nous, Canadiens-français, catholiques de principes et de pratique, au jeu brutal de l'offre et de la demande. Plus on offre d'une marchandises moins elle est chère; plus on en demande, plus elle monte de prix, et cela indéfiniment sans considérer son utilité propre ou son coût de revient.

Il y a deux ans, quand les pommes de terre se vendaient sept piastres le sac, un brave cultivateur ne voulut exiger que trois piastres pour les siennes: on se moqua de lui. De même, il s'entêta à n'exiger pour son lait qu'un prix modéré. "Cela me paie suffisamment, disait-il; pourquoi faire payer si cher. Il faut que tout le monde vive, il faut bien que les gens de la ville aient de quoi à manger!"

Voilà un homme qui avait deviné tout seul et résolu sagement la difficile question du juste prix: il recevait pour sa marchandise un prix convenable, il ne cherchait pas à profiter de l'embarras de son prochain.

Sans doute, le juste prix n'est pas invariable; il oscille selon les années d'abondance et de disette, selon les risques et les besoins; mais il ne faut pas passer certaines limites. Il va sans dire qu'il n'est jamais permis de créer une disette artificielle par l'accaparement et le monopole.

L'État ne peut pas facilement porter remède à la malhonnêteté en affaires. D'ordinaire, d'ailleurs, les politiciens ne veulent pas se mettre à dos les gros financiers en outre, on ne règle pas sans risques et sans difficultés tout le commerce d'une nation. La grande sauvegarde des petits contre les gros est encore le respect des lois de la conscience. Que nos catholiques, au moins, gardent dans leurs transactions le sens de la justice, et qu'ils soient en affaires ce qu'ils veulent paraître dans leur vie privée, des chrétiens, des honnêtes gens.

(B. P. de l'Imm. Con.)

### PROPOS DE CHASSE

— Moi, quand je vise, je tourne cinq ou six fois mon fusil autour du but, en approchant insensiblement du centre...

— Mais alors vous ne visez pas.

— Qu'est-ce que je fais donc ?

— Vous *vissez* !

## Laquelle choisir

L'ouvrier catholique doit-il faire partie des syndicats catholiques ? C'est là une question qui ne devrait pas se poser dans notre catholique province de Québec, mais qui, pour une raison ou pour une autre, est encore à l'ordre du jour.

D'abord, il faut dire que l'ouvrier est libre d'entrer ou de ne pas entrer dans un syndicat. Il a le droit à l'association, mais il peut aussi bien ne pas s'en prévaloir. Cependant, s'il comprend bien ses intérêts, il sera certainement unioniste, car il reste toujours vrai que l'union fait la force.

L'ouvrier, s'il vient à se rendre compte—aujourd'hui, il ne devrait plus être permis d'en douter—qu'il doit être membre d'une association professionnelle, doit savoir choisir entre celles qui se présentent à lui, l'association qui pourra le mieux protéger.

Dans la protection qu'il recherchera, il ne devra jamais oublier qu'il est un homme, c'est-à-dire qu'il a une âme, et que sa fin dernière n'est pas de jouir le plus possible, mais de s'assurer une vie meilleure de l'autre côté. Il se rappellera qu'il a une âme et que cette âme a plus besoin de protection que son corps, car c'est elle qu'il importe de bien garder.

Une fois le côté purement moral étudié, l'ouvrier se rappellera qu'il est citoyen et qu'il doit quelque chose à son pays. Le plus élémentaire patriotisme lui suggérera alors le nom de l'Association professionnelle qu'il devra embrasser.

Si jamais l'ouvrier prend ces précautions, il est certain qu'il entrera dans les syndicats nationaux et catholiques, parce que le gros bon sens le demande.

Si les intérêts catholiques sont primordiaux, ce n'est pas en reniant son catholicisme qu'on pourra le mieux les surveiller; si les intérêts nationaux doivent passer avant ceux des autres pays, ce n'est pas en reniant sa patrie qu'on les sauvegardera.

C'est là le langage du gros bon sens; mais pour les ouvriers catholiques, il y a plus. L'Église catholique sa mère, celle qui doit le guider, lui a dit et répété que, s'il se syndique, il doit faire partie d'associations catholiques, parce que la question ouvrière est avant tout une affai-

re religieuse. Il y a donc de plus une question d'obéissance.

Est-ce que ce n'est pas suffisant pour trancher la question ?

Il y a bien d'autres raisons qui se rattachent à celles-là, toutes demandent le syndicalisme confessionnel.

## En face de la vie

### POUR VOS FILLES AU SORTIR DE L'ÉCOLE

*A vous, leurs Mères.*—L'école vous rend votre enfant, elle a son brevet ou elle ne l'a pas, n'importe, la maison reprend votre fille. Voici l'heure d'envisager sérieusement la question de "son avenir".

Il faut bien avouer que sa formation n'est pas achevée. Une enfant de treize ans n'est pas formée; l'oeuvre de l'école est très imparfaite, même si les maîtresses ont été très dévouées. L'enfant a peut-être un peu d'*instruction*, qu'elle risque de perdre très vite. A-t-elle une meilleure *éducation*, une éducation plus solide ? Connaît-elle sa religion; au moins un peu plus qu'à sept ans ou huit, au moment de sa première communion ?

Sûrement, elle n'a pas été préparée à la vie, parce que c'est une science que l'on n'enseigne pas dans les écoles, et qui n'est au programme d'aucun brevet.

Ceci reste le rôle de la mère. Jusqu'au jour où votre fille s'établira, la maison va être son école et c'est vous, la mère, qui devrez lui enseigner à vivre. C'est une grave affaire: en quoi consiste-t-elle ?

### POUR LA VIE DE FAMILLE

*Préparer l'avenir.*—En toutes choses, il faut considérer la fin, le but; quand il est question d'élever des enfants, il faut s'imaginer ce qu'ils devront être dans vingt ou trente ans, au regard de Dieu et des hommes, comme pour leur propre bonheur.

Le devoir des parents, et plus particulièrement des mères à l'égard de leurs filles, est de songer à cet avenir et de le préparer avec le plus

grand soin. Or, à moins de vocation religieuse, vos filles sont destinées à vivre comme vous dans le mariage sans doute, et peut-être en prenant un métier pour subvenir à leurs besoins.

*L'école des épouses chrétiennes.*—Cette enfant se mariera un jour. Quelle épouse sera-t-elle; et de quel mari ? Heureuse ou malheureuse ?

Votre enfant a treize ans; bientôt elle en aura vingt. En tout cas le mariage, d'où dépend son bonheur et peut-être son salut éternel, dépend de sa conduite, et sa conduite de la formation que vous lui donnerez. Éducation négligée, jeunesse non surveillée, c'est jeunesse compromise, jeunesse frivole ou pire, avec le mariage malheureux qui suit souvent certaines fautes.

Une mère qui veut le bonheur de sa fille évite de favoriser ses vanités; elle l'aime assez pour la protéger contre les dangers trop réels, pour la prévenir et la préserver, en s'aidant surtout des moyens que procure la vie chrétienne: la piété, les patronages, les associations d'enfants de Marie, etc. . .

*L'école des mères.*—Votre foyer chrétien doit être pour vos filles l'école de la maternité.

C'est moins affaire de soins à donner aux tout petits qui pourraient venir augmenter votre famille, que d'estime et de respect pour cette fonction auguste et vénérable de la femme, la maternité.

Les exemples donnés, les paroles prononcées, les jugements exprimés sur cette question à votre table ou dans votre maison, doivent être tels que vos filles en conçoivent le désir d'élever à leur tour une belle famille, et une horreur décisive pour le crime épouvantable qui souille tant de foyers.

*L'école des ménagères.*—Épouse et mère, votre fille sera la ménagère, la maîtresse de maison, chargée, comme vous l'êtes vous-même, de régler la dépense avec économie et sagesse, d'après les ressources; préposée à l'entretien des vêtements, du linge, du mobilier, à la confection des repas de famille, etc. . .

Vous savez si la question est d'importance et combien elle est délicate. Rien qu'un exemple: un repas sera nourrissant, appétissant, bon marché, ou bien . . . tout le contraire, selon que la femme est bonne ménagère ou . . . le contraire aussi. C'est la santé, la paix au foyer, le père retenu à la maison, des économies quotidiennes réalisées, grâce à la mère.

Sincèrement, êtes-vous à même d'enseigner tout cela à votre fille ? Vous avez un certain savoir-faire, mais votre science culinaire, ou couturière, ou d'économe est peut-être un peu courte. On n'enseignerait guère ces choses autrefois. On les enseigne beaucoup aujourd'hui. Renseignez-vous, et sans tarder un jour de plus, allez faire inscrire votre fille à un cours d'enseignement ménager; faites-lui suivre le cours d'enseignement agricole si vous êtes à la campagne.

Une femme n'est vraiment à sa place qu'à son foyer; elle doit être formée avant tout à cette triple fonction: d'épouse, de mère, de ménagère.

#### POUR LA VIE PROFESSIONNELLE.

*La loi du travail.*—C'est une loi divine, et c'est une loi très morale; même dans les familles autrefois aisées, on compte de moins en moins des jeunes filles "sans profession".

Il n'y a pas lieu d'en gémir. Il y a vingt siècles que le divin charpentier de Nazareth a réhabilité le travail manuel; il est temps d'en finir avec les derniers restes d'esprit païen qui s'en scandalise.

D'ailleurs, c'est une nécessité pratique, car la grande majorité des hommes ne mangent pas de pain s'ils n'en ont pas gagné.

Comment, dans les mesure où cela lui est nécessaire, en protégeant sa vertu, sans compromettre sa profession définitive qui est d'être mère de famille, votre fillette, encore un enfant, pourra-t-elle apprendre un métier ?

*Métiers, professions, carrières.*—Il y a bien des considérations à retenir d'abord. On pensera surtout au salaire: que gagne-t-on dans la couture, dans l'imprimerie, dans tel ou tel magasin ? on ne pensera pas assez à la santé: fleurs artificielles, tabacs, soies artificielles, etc., industries malsaines; au danger morale: service d'hôtel, de bar, certains services domestiques (celui des familles nombreuses est peut-être plus dur, mais offre moins de danger, et l'on y apprend mieux la vraie vie familiale); aux perspectives d'avenir: une vendeuse de grand magasin ne dure que 8 ou 10 ans: quand sa jeunesse commence à se faner elle est remerciée, et que sait-elle ? où ira-t-elle ?

La ville fascine les filles et les mères. Elles ne peuvent pas s'imaginer où échouent beau-

coup de filles honnêtes de province, quand à bout de ressources, sans place, elles n'ont pas le courage de s'enfuir et de rentrer aussitôt dans leur famille. Si les parents savaient! . . .

*Les aptitudes.*—La bonne place, le bon métier, la bonne carrière, c'est celle pour laquelle une enfant est faite, qui lui est adaptée, au *physique* et au *moral*.

Cependant, qu'elle se destine ou non à la couture, lingerie, confection, que votre fille *sache* coudre, qu'elle *aime* à coudre. Elle ne sera jamais une femme d'intérieur et une bonne ménagère sans cela.

*L'école du métier.*—C'est l'apprentissage. Il faut que votre fille apprenne son métier; c'est la seule façon de le bien savoir.

*Au foyer de famille.*—Que le foyer familial reste toujours attirant pour la petite apprentie, demain pour l'ouvrière. Ce sera une des sauvegardes.

S'il en était autrement, votre enfant serait perdue pour la vie de famille; son éducation serait manquée, et peut-être sa vie. Il faut le répéter sans se lasser, la vocation de la femme est au foyer.

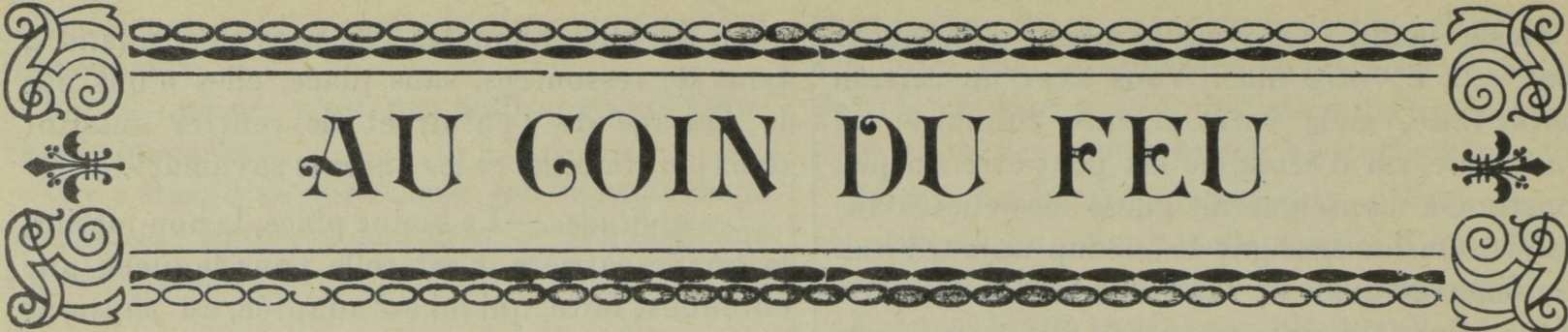
Sa vocation et son métier! Calculez ce qu'une ménagère avisée et attentive, économe et prévoyante, réalise chaque jour d'économies: achats bien faits, repos, entretien, raccommodages. . . Comparez au salaire moyen qu'elle gagnerait; évaluez l'usure de la santé, le désordre forcé d'une maison d'où la mère est absente.

Où est le meilleur profit ?

Le meilleur profit pour l'aînée sera souvent d'aider la mère, de la seconder, d'apprendre à gérer une maison et à équilibrer un budget. Mais il sera juste alors que la famille aide, le moment venu, à son établissement.

Il faut travailler. . . Si vous êtes de la terre, que votre enfant soit une terrienne; si vous êtes provinciale, qu'elle reste en province. Apprenez-lui un métier, un bon métier, sans lui laisser oublier que son atelier définitif ce sera la maison, et son métier très noble, d'être mère.

—Les Dossiers de l'Action populaire.



# AU GOIN DU FEU

## POUR S'AMUSER

La Direction de l'*Apôtre* donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rebus fera partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'*Apôtre*, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MARS

#### DEVINETTES

1°— Le proverbe bien connu est celui-ci : Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

2.— Les habitants de Vesoul sont les Vésuliens ; ceux de Vervins, les Vervinois ; ceux de Dax, les Dacquois ; ceux de Vichy, les Vichysois ; ceux de Vouziers, les Vouzinois, et ceux d'Uzès, les Uzetiens.

#### MÉTAGRAMME

Couper, coupe, coup, cou.

#### ÉNIGME

Des pincettes.

#### REBUS NO 25

*Mot à mot* :— Ile — nœud — faux — pas —  
ré VEIL — E — le — chat — QUI dort.

Il ne faut pas réveiller le chat qui dort.

*Ont envoyé des solutions partielles* : Melle Gabrielle Chartrand, 100, 1ière avenue, Viauville, P. Q. ; M. Laurent Lemire, Drummondville; M. Yves Allard, Loiselleville, Ont.; Melles Alexandra Parent et Lucienne Boucher, Couvent du Bon-Pasteur, Charlesbourg; M. J.-E. Monette, St-Philippe, Laprairie; Mlle Andrée Denault, 6, rue Jeanne d'Arc, Québec.

*Ont trouvé toutes les solutions justes* : Melle Florence Duhaime, Académie St-Henri, 65, rue Collège, Montréal; M. Antoni Joly, Sacré-Cœur, St-Hyacinthe; M. Joseph Houde, 215, Bloomfield, Outremont, P. Q.; Melle Ghislaine Benoit, Rivière-du-Loup Station, P. Q.; M. René Paré, Collège de Ste-Anne de la Pocatière; M. Bernadette Boudreau, La Tuque; Melle Cécile Dorval, 248, d'Aiguillon, Québec; M. Jules Pelletier, Rivière-du-Loup (en bas); Mlle Jeanne Grisé, St-Césaire, P.Q.; Mlle Germaine Roberge, 33, rue Wolfe, Lévis; Mlle Jeanne Lavallée, 83, rue Saint-Gabriel, Québec.

*Les deux noms suivants ont été sortis de l'urne* : Melles Bernadette Boudreau et Cécile Dorval.

### CONCOURS No 32

#### DEVINETTE

Je vole sans avoir des ailes, et je cours sans avoir des pieds.

#### CHARADES

Marchands, puisez à même mon premier,  
A votre choix alors est mon dernier,  
Mais gardez-vous de faire mon entier.

Oh ! qu'il est doux de penser  
Que vous êtes mon premier,  
Mon second sera, j'espère,  
A vos yeux, toujours prospère.  
Quant à mon entier, amis,  
Je vous le donne gratis.



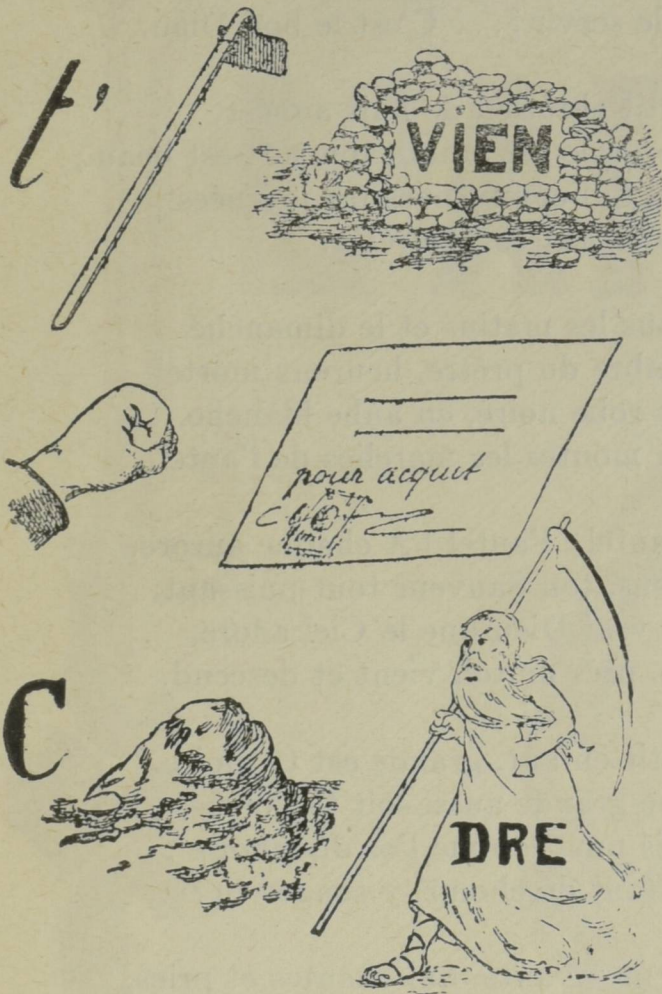
## REBUS GRAPHIQUE

VENT  
FRE  
LES

ION  
—  
D  
—

D

REBUS NO 26



## DANS UN SAC DE BLÉ]

Il paraît que ça n'est plus dans un bas de laine, mais dans un sac de blé que nos bons paysans cachent maintenant leurs économies. C'est du moins ce que fit, lors de la récolte dernière, Jean Miquel, de Verlhac-Tescou (Tarn-et-Garonne) : 20,000 francs en billets et du numéraire dans une boîte scellée. Quelques jours après, notre homme vendait des céréales à un minotier de Montauban, et parmi elles le sac contenant la petite fortune. Depuis qu'il s'est aperçu de sa cruelle méprise, Jean Miquel pleure et gémit, mais en vain, car le sac précieux n'a pas été retrouvé, malgré les gendarmes. Gageons qu'à l'avenir il reviendra au vieux bas de laine. Ce qui vaut encore mieux, c'est de se faire dans le ciel des trésors impérissables.

## LE TABAC NUISIBLE

Un médecin américain vient de publier le résultat d'expériences très intéressantes au sujet du tabac et de ses effets sur l'organisme. Il a opéré sur 147 étudiants de l'Université de Boston. 77 d'entre eux ne fumaient pas ; après quatre années d'observations, ceux-ci avait surpassé leurs camarades qui fumaient de 10 pour 100 en poids, de 24 pour 100 en taille, de 26,5 pour 100 en développement thoracique, et de 17 pour 100 en capacité pulmonaire. Pour avoir une poitrine plus large, pour mieux respirer et se mieux porter, il faut donc renoncer à l'usage du tabac.

## COMBLES

Le comble de l'horticulture :  
Planter là sa femme.

Le comble de l'hospitalité :  
Recueillir une succession.

Le comble du goût musical pour un caissier : enlever la *caisse*, jouer des *flutes*, se faire mettre au *violon* sans *tambour ni trompette*.

Le comble de la sensibilité :  
Pleurer sur un accident de terrain.

## IL L'A OUVERTE

Deux députés font échange de politesses.

— Enfin, dit l'un, vous n'avez pas ouvert la bouche en public.

— Pardon, reprit l'autre, toutes les fois que vous avez parlé, j'ai baillé à me décrocher la mâchoire.

## FLOTTANTE ?

A l'examen, le professeur demande ce que l'on entend par la population flottante d'une ville.

L'élève, après hésitation : — C'est... c'est... c'est... la population qui vit sur l'eau, dans les barges, les bateaux."

## La montre

Deux fois je regarde ma montre,  
Et deux fois à mes yeux distraits  
L'aiguille au même endroit se montre,  
Il est une heure . . . une heure après.

La figure de la pendule  
En rit, dans le salon voisin.  
Et le timbre d'argent module  
Deux coups, vibrants comme un tocsin.

Le cadran solaire me raille  
En m'indiquant, de son long doigt,  
Le chemin que, sur la muraille,  
A fait son ombre qui s'accroît.

Le clocher, avec ironie,  
Dit le vrai chiffre, et le beffroi,  
Reprenant la note finie,  
A l'air de se moquer de moi.

Tiens ! La petite bête est morte !  
Je n'ai pas mis, hier encor,  
Tant ma rêverie était forte,  
Au trou de rubis la clé d'or.

Et je ne vois plus dans sa boîte  
Le fin ressort du balancier  
Aller, venir, à gauche, à droite,  
Ainsi qu'un pappillon d'acier.

C'est bien de moi ! Quand je chevauche  
L'hippogriffe du pays bleu,  
Mon corps sans âme se débauche  
Et s'en va comme il plaît à Dieu !

L'éternité poursuit son cercle  
Autour de ce cadran muet,  
Et le temps, l'oreille au couvercle,  
Cherche ce cœur qui remuait.

Ce cœur que l'enfant croit en vie,  
Et dont chaque pulsation,  
Dans notre poitrine est suivie  
D'une égale vibration,

Il ne bat plus, mais son grand frère  
Toujours palpite à mon côté.  
Celui que rien ne peut distraire,  
Quand je dormais l'a remonté.

Théophile GAUTHIER.

## Enfant de chœur

Enfant de chœur, humble lévite  
Là, près de l'autel, au saint lieu,  
Sais-tu qui t'appelle et t'invite  
A le servir ? . . . C'est le bon Dieu.

Petit chrétien de huit années,  
Ton rôle est grand, ton sort est beau ;  
Toi qui commences tes journées  
En disant ton *Introïbo*.

Tous les matins et le dimanche  
Ombre du prêtre, heureux mortel,  
En robe noire, en aube blanche,  
Tu montes les marches de l'autel.

L'autel ! l'autel ! A chaque aurore,  
Jésus, ton Sauveur tout-puissant,  
Le vrai Dieu que le Ciel adore,  
Là, près de toi, vient et descend.

Petit enfant, grande est ta gloire,  
Que grande aussi soit ta vertu :  
Sois pur, comme l'or du ciboire ;  
Enfant de chœur, y songes-tu ?

Fleur vivante, qui chantes et pries,  
Ange visible, oh ! songes-y ;  
Pour que le bon Dieu te sourie,  
Souviens-toi bien qu'Il t'a choisi.

Devant lui répands ta prière  
Comme l'encens de l'encensoir ;  
Comme les fleurs du sanctuaire  
Epanchant leur parfum du soir.

Il t'a choisi, tout bas, peut-être,  
Sa voix te parle et tu l'entends  
Dire en ton cœur : " Tu seras prêtre ! "  
Cher petit homme de huit ans.

J'ai lu, sur ton front, ce présage ;  
En attendant, grandis, grandis ;  
Sois bon, sois doux, sois pur, sois sage,  
Comme un ange du paradis.

S.-V. DELAPORTE, S. J.